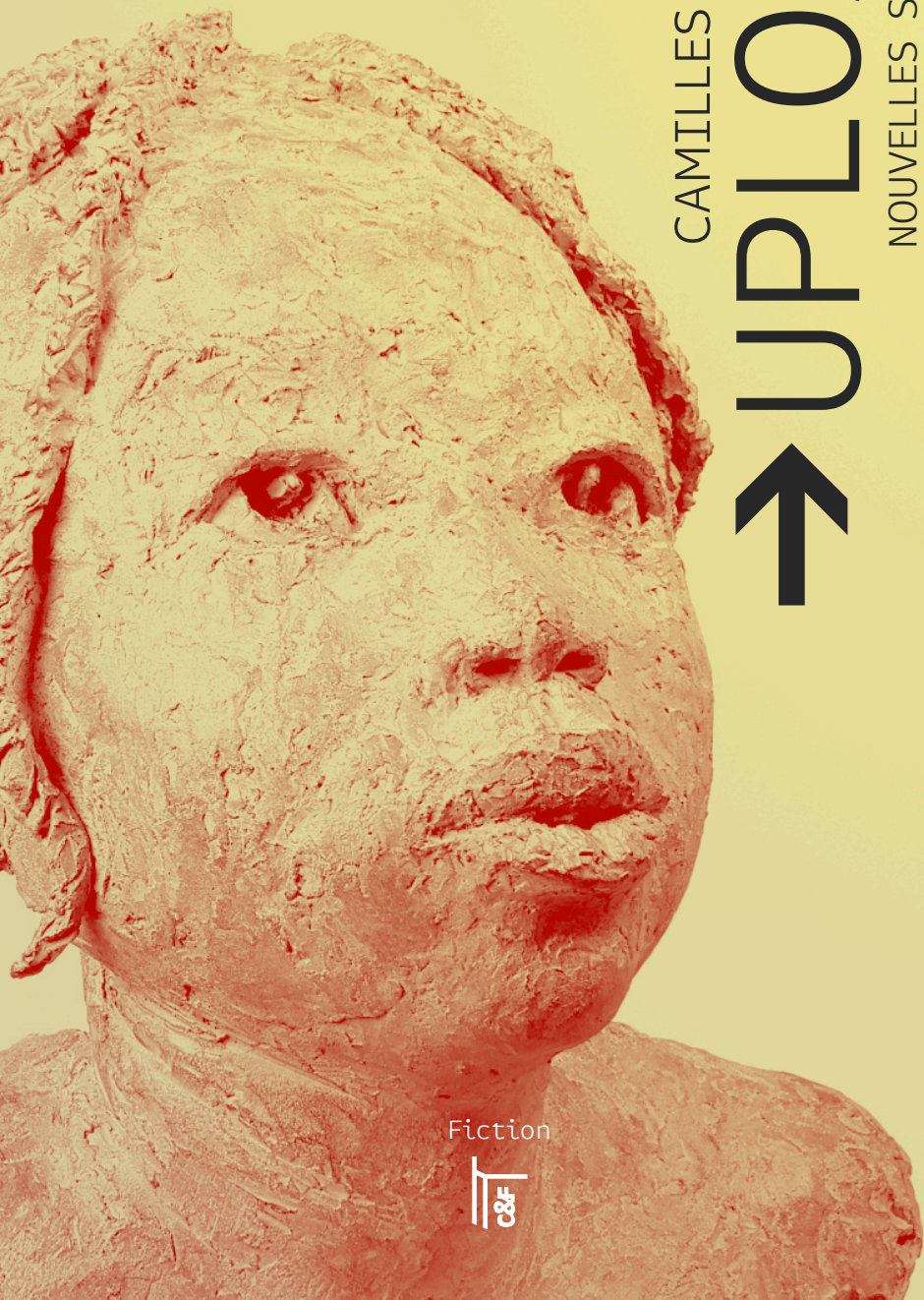




CAMILLES PICARD

→ UPLOAD

NOUVELLES SOLARPUNK

Fiction



→ Upload

Dans la même collection

Sur deux planètes

Kurd Lasswitz, 2026

Traduit de l'allemand par

Annaïck Chollois-Richomme

ISBN : 978-2-37662-096-9

Germinata

Olivier Fournout, 2023

ISBN : 978-2-37662-012-9

Les Libres

Stéphane Crozat, 2022

ISBN : 978-2-37662-051-8

Mikrodystopies

François Houste, 2020

ISBN : 978-2-37662-011-2

Catalogue complet : <https://cfeditions.com>

Ouvrage publié sous licence édition équitable

<https://edition-equitable.org>

Les textes de cet ouvrage sont sous licence

Creative Commons by-sa

<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.fr>

ISBN 978-2-37662-115-7

Collection Fiction – ISSN 2739-5618

C&F éditions, juin 2026

35 C rue des Rosiers, 14000 Caen

Upload

Nouvelles solarpunk
Suivies de Nos futurs

Camilles Picard

Fiction
C&F éditions
2026

Camilles Picard



Camilles Picard est un-e auteurice fictive qui représente le collectif à l'origine de ce recueil.

Ces nouvelles ont été écrites à plusieurs mains avec les étudiant-es de l'université de Technologie de Compiègne, dans le cadre de l'activité pédagogique intersemestrielle « Solarpunk · Il y a des alternatives » (atelier d'écriture).

Stéphane Crozat



Stéphane Crozat est enseignant-chercheur à l'université de Technologie de Compiègne, membre de Framasoft et d'autres associations œuvrant dans le domaine du numérique. Au sein du laboratoire Costech, il s'intéresse aux relations entre homme, technique et société. Il anime des formations ouvertes sur le site <https://librecours.net> et publie ses travaux sur <https://aswemay.fr> sous licence libre. Ses préoccupations actuelles le conduisent à questionner les relations entre technologie et écologie.

À lire

Stéphane Crozat, *Les Livres*, C&F éditions, 2022.

Stéphane Crozat, *Traces : Vivre et mourir au temps des IA*, Framabook, 2018.

Table des matières

↑ Avant-propos	7
↑ Nouvelles de l'UPLOAD	11
Préambule	13
L'écho des graines	17
Intermède 1	27
125 à la blanche	33
Intermède 2	39
Virus	43
Intermède 3	61
Nomade	67
↑ Manifeste solarpunk	85
↑ Nos futurs	93
Nos futurs	95
Bibliographie	121
Crédits	125

→ AVANT-
PROPOS

Avant-propos

Nos histoires se déroulent dans les années 2040-2050, dans 20 à 30 ans donc, dans un monde en plein effondrement technologique mais, parallèlement, en renaissance sociale et écologique.

Dans les années 2030, le monde a mal tourné. En France d'abord, où un gouvernement autoritaire a pris le pouvoir et tenté de mettre au premier plan le repli identitaire, la fermeture au monde et le contrôle des idées. Mais après une dizaine d'années de ce régime, des communautés alternatives se sont autonomisées dans l'ombre d'un pouvoir trop replié sur lui-même, dans les montagnes d'abord ou au fin fond des campagnes. Et puis, en 2042, Paris a fait sécession en déclarant la Commune de Paris libre et indépendante, très vite rejointe par Marseille, Brest et Lille, puis Grenoble et Lyon, Montpellier, Bordeaux, Strasbourg... Le pouvoir désorganisé et impopulaire a ainsi perdu pied en quelques semaines seulement au profit d'une myriade d'espaces autogérés, de quelques centaines à quelques millions de personnes, reprenant le système communal. Les anciennes structures, régions et États, se sont maintenues mais avec des pouvoirs auto-limités.

L'action se déroule sur le territoire de la Commune Libre de Compiègne, et plus précisément dans le cadre de l'Upload, l'Université Populaire Libre, Ouverte, Accessible et Décentralisée, une fédération internationale de lieux autonomes, destinés à la formation et à la

recherche. Confrontés aux défis d'un monde en effondrement économique et technologique, soumis à des crises écologiques et des conflits internationaux, ces lieux se sont ouverts à l'invention de nouveaux modes de vivre ensemble et de nouveaux rapports aux autres vivants et non-vivants.

L'Upload à Compiègne accueille environ un millier de personnes, issues de tous milieux, de tous âges, de toutes origines, avec des parcours scolaires et professionnels très divers et même des objectifs très différents aussi. Ses membres, les Ups, s'occupent de la gestion, des approvisionnements et de l'ensemble des activités qui s'y déroulent. Il n'y a pas de profs, d'élèves ni de personnels, mais un groupe d'individus dont les rôles varient, s'adaptent, se superposent. Ses bâtiments sont installés au sud de la ville, en bordure de forêt, dans d'anciens bureaux abandonnés. La commune leur a également libéré une centaine d'hectares attenants. Une partie est déjà convertie pour y pratiquer la permaculture et l'agroforesterie. Et, au milieu, trône l'amphithéâtre, une reproduction au un cinquième des arènes de Nîmes que les Ups montent pierre après pierre. Il n'est pas encore fini, ils en sont à peine à la moitié. On dirait qu'il est en ruine.

**→ NOUVELLES
DE L'UPLOAD**

Préambule

Camille et Sacha marchent côte à côte. Ils ne se tiennent pas par la main; pourtant Sacha, il voudrait bien.

— Tu viens à l'atelier tech ce matin? demande Camille avec un petit sourire entendu, comme pour ajouter qu'elle n'y croit pas trop.

— Je sais pas... c'est pour faire quoi?

— Initiation à la programmation.

— C'est avec des ordinateurs ça?

Sacha n'aime pas les ordinateurs.

— Bah oui, tu veux programmer quoi sinon? Aujourd'hui, en fait, on va surtout voir comment se servir de la machine et gérer son système. Après, on découvrira Python, on testera des programmes, pour voir comment ça marche. Il y aura un *snake* que j'ai programmé vite fait hier, un jeu «devine de quelle espèce je suis», des tours de Hanoï et une interface de requête textuelle sur l'Encyclopédie des semences libres. Bref, des classiques; c'est pour découvrir. C'est à partir de la semaine pro qu'on va vraiment apprendre à écrire du code nous-même. À la fin, on va programmer un petit robot désherbeur fait avec un Rasp et des legos. C'est César du *repair café* qui l'a fabriqué avec des gamins cet été.

Camille parle avec amour de ses programmes et de ses projets. Sacha écoute Camille avec amour. Il n'aime vraiment pas les machines, mais il aime vraiment

Camille. Il irait bien à ses ateliers, juste pour la regarder. D'ailleurs, il l'a déjà fait ; le mois dernier. Mais au bout d'un quart d'heure, ça se voyait tellement qu'il n'était pas à sa place que Camille s'est moquée de lui. Gentiment, mais quand même : « Sacha, tu essayes de mettre à jour ta page Wikipédia par la pensée ou quoi ? T'as même pas branché ton câble réseau ! » Alors Sacha préfère rester au jardin où il peut penser à Camille tranquillement, sans avoir peur qu'elle pense du mal de lui.

— Je pense que je vais aller au jardin, plutôt.

— Y a rien à y faire en hiver !

— Si, si, y a toujours des trucs à faire. Y a la serre à ranger. Et je vais finir de pailler, on a récolté les dernières courges et il reste des buttes où la terre est encore à nu. Le paillage, ça prépare un peu d'humus pour le printemps, et puis ça limite les adventices.

— Les adventices ? T'en connais des mots quand tu veux !

— Les herbes indésirables.

— Ah, les mauvaises herbes...

— C'est toi la mauvaise herbe ! la coupe-t-il en riant. On dit plus comme ça. L'herbe, elle est mauvaise qu'aux yeux des humains. Elle rend aussi des services pourtant. C'est important les mots, ça force à réfléchir un peu plus. Ça construit même notre représentation de la réalité.

— Merci pour la leçon.

Camille est un peu piquée, mais finalement elle se dit que Sacha est pas si ballot qu'il veut bien le laisser paraître, il doit être plus coutumier des manuels de

philo que d'info. Et sur son jardin, il est à fond. Elle trouve ça mignon.

— Tu vois les orties ? C'est la plaie, hein, ça pique sa race, ça se faufile partout, tu galères à t'en débarrasser. Et ben tu peux faire des tas de trucs avec : de l'engrais, du désherbant... même ça se bouffe. J'ai essayé, je me suis cramé la gorge et j'ai eu l'impression d'avoir une otite pendant trois jours. Mais paraît que je m'y suis mal pris, qu'il faut manger que les jeunes pousses. Je réessaierai. Faut essayer, faut aller voir.

Et puis Camille, elle se dit que quand elle reprogrammera le monde, il faudra bien des types comme lui pour lui préparer des petits plats. Elle s'imagine vautreée derrière son PC, tandis que Sacha lui prépare une omelette au fromage et aux orties qui pique un peu à l'intérieur des oreilles.

— On se retrouve cet aprèm alors, on ira faire du wushu ?

Ils arrivent. Ce sont d'anciens bureaux de la ville, voués à la démolition : trop vieux, trop à l'écart. Finalement, on les a filés au collectif. Petit à petit, ça se rénove ; pour l'isolation surtout. Avec du chanvre cultivé sur place. Y a toujours plein de volontaires pour faire pousser du chanvre. C'est pas du Second Empire, plutôt un gros cube décrépit planté au milieu de nulle part. En hiver, avec les champs fraîchement rasés et la forêt sans feuilles, c'est un peu triste. Mais le méga-tag plein de couleurs qui tartine toute la façade donne la patate quand tu t'approches. Il annonce dans un style à la fois foutraque et fier : «UPLOAD». Université Populaire Libre, Ouverte, Accessible et Décentralisée.

Et en plus petit en dessous : Écologie, Technique, Société.

Pourtant Sacha fait un peu la gueule, comme à chaque fois qu'ils arrivent tous les deux et qu'il n'a pas réussi à lui parler, à Camille, d'autre chose que de son jardin. Il aimerait dire : « Je t'aime Camille ! » Voilà. Ben non. À la place, il dit : « À tout à l'heure Camille. »

#valeur•soutenabilité•biodiversité
#valeur•convivialité•partage

L'écho des graines

1. L'écho

L'amphithéâtre s'est transformé en bombe sonore.

Cris enfouis. Vérités tuées. Douleurs oubliées.

D'abord ils ont jeté des confettis, des grains de sable, des poussières en l'air, et ils ont soufflé dessus, et ils ont crié à tout le monde de faire de même. Soufflez! Soufflez! Soufflez!

L'art frappe. Il dérange. Il révèle.

Et puis, elle a hurlé que les plantes éclosent. Et puis les feux d'artifice. Et puis la musique assourdissante. À présent, ils battent les tambours, les cymbales, les djembés, ils soufflent dans les trompettes et les saxophones, ils pincant les cordes des basses et des contrebasses. On dirait qu'ils sont mille à chanter en chœur, mille autres à danser en rythme.

Le public écoute. Le public regarde. Bouleversé.

Et puis le silence.

Elle reste seule en bas dans l'arène.

Elle danse.

De ses pas précis elle évolue lentement, du centre d'abord, puis, petit à petit vers la périphérie.

Elle semble dessiner quelque chose avec ses pieds.

Elle dessine quelque chose avec ses pieds.

Ils reviennent à présent; les autres danseurs, les autres danseuses. Et tous ensemble, ils dessinent.

Quand ils se retirent à nouveau, il reste l'inscription. Un tracé dans le sable. Des traits primitifs ou des lignes futuristes. Des empreintes de plantes. Un herbier. Au loin, le chœur clame les derniers mots du spectacle : « Nous explosons pour révéler. »

Le jeu va pouvoir commencer.

Ils sont cinq dans l'équipe de Louna. Aucun chef; mais tout de même, c'est l'équipe de Louna. Il y a Malik, l'oreille affûtée à force d'écouter ses musiques, qui rejoue les notes. Il recombine et il réassemble. Il y a Élie qui connaît les plantes comme des visages. Les yeux rivés sur l'arène, il égraine. Chardon. Gentiane. Pomme de terre. Moutarde. Jules, ce sont les chants qu'il répète. Il murmure. Il connaît des tas de langages, il cherche dans les mots. Sana, c'est la mémoire vive. Elle enregistre les pistes, les idées, les indices. Elle n'oublie jamais rien, Sana. À l'Upload, elle est aussi la mémoire des luttes passées. Elle peut raconter des heures durant les mouvements, les combats, chaque petit sourire qui a accompagné chaque petite victoire. C'est aussi sa malédiction, à Sana. Elle se rappelle les défaites, les visages immobiles et les corps couchés, les larmes de ceux encore debout, les larmes sur ses joues.

Louna, elle orchestre. Pas comme une cheffe, plutôt comme une guide ou une muse. Elle inspire. Elle fait rêver. Louna, elle fait imaginer.

Ensemble, ils articulent leurs savoirs. Déchiffrent à plusieurs voix. Cherchent des indices. Des plantes, des

lieux, des airs presque oubliés.

Élie remarque que les nervures de certaines feuilles suivent un tracé inhabituel, artificiel. Silène. Dorine. Laurier. Renoncule. Laitue. Malik impose le rythme : *ré, si, do, la, la*. Ils recomposent un itinéraire. Une carte vivante. Une direction enracinée. Louna trace à même le sol avec un petit bâton. Sana mémorise. Il y a deux *la*.

— Le mineur d'abord, propose Malik.

— T'en as de bonnes. Laitue, c'est plus mineur que Laurier ? Bon, essayons. D'où on part ?

Jules fredonne un morceau qui est « un tout salopé », comme il dit. Ça pue l'indice à plein blair.

— Heureux qui comme Ulysse, va faire un beau voyage, heureux qui comme Ulysse, va semer cent paysages. Heureux qui comme Œdipe, va faire un beau voyage, heureux qui comme Œdipe, va semer cent paysages. Et puis s'est rappelé après maintes traversées, son énigme des vertes années. Par un matin à quatre pattes, un midi sur deux pattes, un soir d'été, sur ses trois pattes, qu'elle est belle la liberté. La liberté.

Louna est déjà partie à la bibliothèque de l'Upload. Elle allume un vieux pc. Elle poireaute. Un Linux finit par remonter la pente. Wikipédia. Œdipe. Ulysse. Énigme. C'est clair. OpenStreetMap. Compiègne. Le Sphinx du parc du château. Elle note l'emplacement sur son avant-bras avec un feutre un peu émoussé qui traîne là. Ça chatouille.

Ils partent.

Guidés par les plantes et la mémoire de Sana, suivant des sentiers parfois à peine tracés, ils avancent lentement. Jules trouve quand même que c'est pas très

efficace tout ça, que ce serait quand même vachement plus simple de «juste nous filer des sachets et des endroits où semer».

— Et pis c'est marre. Toute cette mise en scène pour aller jeter trois graines sur un site abandonné.

Louna sourit.

— L'efficacité, c'est en grande partie ce qui avait pété le monde d'avant.

Personne ne répond.

— Chante-nous une chanson plutôt que de dire des conneries, Jules, demande Malik en fredonnant les premières notes d'un «Heureux qui comme Ulysse» du siècle dernier.

Le chemin les mène finalement à une petite construction sise entre les chênes.

— Une paillourte. Mi-hutte, mi-dôme, la paillourte n'est pas une yourte – pas yourte ! – parce qu'elle est en paille, clame Louna qui a assisté à l'atelier archi de la semaine dernière.

Elle est presque cachée sous son toit couvert de mousse. Trois petits oiseaux les regardent.

Une voix rauque les accueille.

— Entrez.

Ils hésitent. Pourtant, Louna entre.

— Bonjour. Moi, c'est Louna.

— Jacques.

Jacques les attend. Vieux comme une pierre, sec comme une branche. Il est seul. Entouré de carnets, d'objets, de bocal en céramique surtout, posés sur des étagères, et des cartes épinglées aux murs. Le sol de la paillourte est en terre battue. Au centre, on trouve une

table en pierre qui ressemble à un dolmen. On se demande qui a pu réussir à porter ça ici. Peut-être que la paillourte a été construite autour.

— À présent, vous allez voir.

Jacques prend un récipient, l'ouvre, plonge la main et en extrait une poignée de graines qu'il laisse couler entre ses doigts. Ses « preuves vivantes » comme il les appelle.

— Ce que vous partagez à l'Upload n'est qu'un fragment du monde végétal. Il y a beaucoup plus ici, caché dans les bocal. Et encore plus ailleurs, porté par les oiseaux et par le vent.

Il montre. Il raconte. Il n'enseigne pas. Il propose. Il étale. Il peint.

Jacques, c'est un artiste. La science range et l'art dérange.

Ses amphores ne sont pas des bases de données ou des échantillons, mais des créations, des envolées.

On ne comprend pas, on voit.

Jacques s'est tu.

Le silence emplit la paillourte. Ce n'est pas un vide, c'est un sol fertile. Inspirations.

Les cinq restent là. Sans poser de questions. C'est un peu triché – ils savent que Sana a tout enregistré. Et tout est là. À portée de gestes. À raviver. À semer.

Louna s'approche d'une étagère. Elle prend une graine noire, lisse, minuscule. Peut-être celle d'un oignon. Elle la serre dans sa paume.

— On fait quoi, maintenant ? murmure Jules, toujours un peu impatient.

Jacques ne répond pas. Il tend un carnet. Relié de fil et d'écorce.

Sur la couverture, une phrase est inscrite d'une main un peu tremblante : «Ce qui germe ne se voit pas encore.» À l'intérieur, des pages blanches. Ils comprennent, rien ne sera imposé.

Ils repartent. Sans bruit.

Mais avec les graines.

2. Des graines

Louna suggère les ruines d'un ancien centre logistique, le long du canal.

Les technosolus avaient réussi à le finir, leur mégacanal, malgré les protestations, les évidences, les milliards, les retards, les manifs, la violence à la fin, les morts.

On exportera.

Encore plus.

On importera.

Encore plus.

Betteraves bourrées aux néonicotinoïdes contre slips jetables.

Patates industrielles contre téléphones portables. Jetables.

Ils l'avaient terminé, mais ils ne s'en étaient jamais servis, le monde changeait en même temps qu'ils bétonnaient. Ils n'avaient rien voulu voir, ils étaient allés jusqu'au bout, jusqu'au dernier sac de ciment, à coups de communiqués de presse et de grenades lacrymos. «C'est nécessaire.» Mon cul.

Donc Luna propose : «Il y a le site de Clairoix. C'est pas trop loin, on y sera en moins de deux heures. Ils ne

devraient pas l'occuper. Je suis passée devant il y a quinze jours, il n'y avait personne.»

Pourtant ils sont là.

Ils disent que c'est une ZAD.

Inversion.

Les néo-indus venaient de passer un deal avec la commune : « On laisse faire la nature pour qu'elle se régénère, c'est sûr, ça personne ne le discute. Mais les terres qui restent mortes après le printemps, ou celles qui n'abritent que des espèces courantes », ça commence comme ça, « on peut les utiliser pour reconstruire ». Pas toutes, pas en entier, juste un peu. Ça commence comme ça.

Les gens veulent quand même qu'on refabrique des trucs, c'est normal. Une petite usine de bijoux fantaisie. C'est joli les bijoux. Une autre petite pour des téléphones reconditionnés. Avec deux vieux, je te fais un neuf. C'est du recyclage, c'est bien. Et une de batteries qui polluent pas, c'est promis. Et que pour des trucs utiles : des aspirateurs autonomes, c'est pour la pénibilité, ou des vélos-robots, pour les personnes âgées. On nous disait : « C'est les gens qui demandent, c'est leurs besoins, il faut bien y répondre. Ça restera à taille humaine, c'est promis. » Ça commence comme ça.

Les Ups, eux, ils trouvaient que des bijoux fantaisie, c'étaient des conneries ; que les téléphones, il en restait assez qui fonctionnaient pour encore dix ou vingt ans ; que les ateliers existants prenaient assez soin des batteries comme ça ; et que la soi-disant convention citoyenne pour une néo-consommation sur laquelle les néo-indus se basaient n'avait pas été hyper transparente. Néo par-

ci. Néo par-là. «Innovation»? Plus personne n'osait le dire, donc on disait «néo». Mais c'était la même. Reconditionnement.

Alors la nature, les Ups avaient décidé de l'aider un peu. Ils semaient partout où ils pouvaient pour essayer de réveiller ces terres moribondes et empêcher de les assassiner à nouveau. Quand les néo-indus s'en étaient rendu compte, ils avaient organisé «la résistance». Inversion.

Quand les cinq arrivent au centre logistique de Clairoux, ils sont donc là. Quelques dizaines. Assis à proximité d'une large zone où le béton a craqué, où il a été enlevé, sûrement par des voleurs de pierres ou des terre à terre. Ils discutent, font la sieste, jouent aux cartes.

Les cinq savent que s'ils arrivent à semer les graines, personne ne pourra plus y toucher. Ils ne pourront pas les enlever, ils n'oseront pas. Mais il faut les atteindre, ces bouts de terre pour pouvoir semer.

— On fonce? propose Jules.

La plupart des néo-indus sont pacifiques, mais ils feront obstruction. Ils sont beaucoup plus nombreux. Certains seront peut-être quand même nerveux.

— On réfléchit, répond Louna.

Sana énumère d'autres centres, un peu trop loin, et d'anciens sites industriels. Mais ceux qui n'ont pas encore été semés cette année ne sont pas tout près.

— Et puis, c'est une question de principe, réplique Malik.

Et Élie trouve que la flore aurait bien besoin d'un coup de main ici même.

— Alors, on fonce ? relance Jules.

Louna cherche la faille. Elle scrute. Les bâtiments du centre logistique sont devant eux, peut-être à trois cents mètres, on voit les vitres des fenêtres cassées, les lézardes sur les murs, quelques carcasses de camions qui finissent de pourrir sur place. Ils sont accroupis, ils n'ont pas encore été repérés. Mais la plaine est dégagée, même en rampant on les topa, c'est sûr. À gauche c'est l'ancienne route, pas mieux. Sur leur droite, l'Oise canalisée coule sagement derrière une haie d'arbres. Ça au moins, les technosolus l'avaient fait, de planter des arbres, même les fachos après eux avaient continué. À la nage, ils pourraient les contourner. À contre-courant, dans une eau à genre 10 degrés, sans faire de bruit... et sans rien pour protéger leurs graines ça va faire des agglomérats, ils n'arriveront jamais à semer rapidos.

Ils cherchent une solution : « Si on avait un bateau...

— On peut revenir demain. — On a marché 2 heures !
— On leur demande ? — C'est ça ! — On fonce ? —
Regarde, de l'autre côté, là-bas. »

Là-bas, il y a un bateau, de l'autre côté. Une barque et un pêcheur. Pas très loin du pont.

— On y va avec Élie, propose Sana. Passez-nous les graines, on sait mieux semer.

— N'importe quoi.

— Allez... Et puis, une fille de chaque côté, c'est plus sûr si ça tourne mal.

— Bon, ça d'accord.

— Laissez-nous quelques poignées de graines, demande Louna.

— Allez, vas-y Jules, fonce. Pas trop fort quand même, te fais pas casser la gueule.

Ça casse pas de gueules, mais ça gueule : « Cassez-vous. Branquignolles. Gauchiasses. Bons à rien. Laissez les gens travailler, eux ! Étudiants de merde. Puent-la-pisse. » Ça rigole pas. Jules gueule aussi : « Laissez-nous passer. Laissez-nous semer. La vie avant tout. La biodiversité ou la mort. » Ils se sont tous levés. Ils les encerclent presque. Ils avancent lentement. Louna tempère. « Calmons-nous. Discutons. On peut discuter ? » Elle recule lentement, elle les éloigne un peu du site. Malik fait semblant de prendre des photos avec un vieux téléphone qui n'a plus d'objectif depuis dix ans au moins. Ça calme quelques ardeurs. À présent, en face, ça argumente un peu plus : « Faut bien qu'on reconstruise des trucs ! — Et l'artisanat... — Ça va pas assez vite, on est trop nombreux, on n'a pas le temps, faut fabriquer plus, plus vite ! — Et les impacts... — Ça va, on a compris cette fois, on est pas cons, on va pas refaire les mêmes conneries, on va faire attention, faut nous faire confiance ! — Et la prolétarianisation... — C'est bon, on y a réfléchi, on va bien cadrer, des machines-outils pas trop robotisées, et pas d'IA, ça c'est sûr ! Et... »

Et... pendant ce temps-là, Élie et Sana, sèment ; peignards.

#valeur·soutenabilité·biodiversité
#tension·croissance·innovation
#tension·progrès·fétichisme

Intermède 1

C'était le jour de mes 10 ans. Je ne m'en souviens pas du tout, mais j'ai entendu mes parents raconter l'histoire mille fois. Pas les premières années, ils se méfiaient un peu.

Trois millions de personnes descendues à Paris, surtout des hommes. Fallait pas une agreg de maths pour savoir que ça en faisait peu ou prou un sur dix. Même dans ton bled de 300 habitants, il y avait sûrement dix gars qui y étaient. Surtout si c'était un village de Picardie. Les quais envahis des deux côtés, les ponts bloqués, de l'Alma à Austerlitz, l'île de la Cité en otage, les députés et sénateurs à la baille. La garde républicaine avait laissé faire. Des saloperies gueulées à tue-tête, des bousculades, mais pas de blessés sérieux. Trois millions à Paris donc, surtout des hommes donc, cette révolution-là était pas pour les gonzesses ni pour les pédés, ni d'ailleurs les lesbiennes ou les trans, ni les étrangers, ni les écolos, ni les gauchos, ni les *wokes*. *Woke*, c'était un joker pour ceux qui rentraient pas dans ces catégories et qu'on voulait pourrir quand même. C'était toute la frustration du monde, accumulée depuis des décennies, qui rencontrait toute la colère du monde, montée en neige par le blocus de l'Europe et la crise énergétique, qui rencontrait les vrais connards, pas si nombreux, mais si capables d'embringer une foule frustrée et en colère.

Et ça avait duré 10 ans. Les autorisations de sortie, spéciale dédicace au Covid, les retours aux frontières, les lois anti-cesti et anti-cela, la fin de ce qui restait de la presse libre, les profs virés, les juges virés, les travailleurs sociaux virés, les universités fermées – au boulot les jeunes! –, et la privatisation d'un peu tout. Tout ça, c'était organisé par le Conseil de la révolution, un collège autoproclamé de 12 citoyens représentatifs du peuple. La moitié avait un capital supérieur à 100 millions d'euros, la moitié avait déjà participé à un gouvernement d'extrême droite, tous étaient bien blancs avec un patronyme bien français, onze étaient des hommes, dont dix étaient nés au xx^e siècle. Représentatif donc.

Et ça avait duré 10 ans, presque jour pour jour, presque pour mes vingt ans. Et puis, ça avait à nouveau eu lieu à Paris, première ville à avoir fait sécession. Mais cette fois, pas de cris, pas de heurts, pas de manifs; le système s'était effondré de lui-même.

Petit à petit, les fonctionnaires qui restaient, même les flics, ne jouaient plus le jeu. Tu passais une heure par jour à t'autoriser à aller pisser, à remplir des formulaires à la con, une autre heure à essayer de communiquer en loucedé avec tes copains ou ta famille qui n'étaient même pas à l'étranger, une heure à te méfier de ton voisin – pourquoi il regarde par la fenêtre celui-là? –, une heure à essayer de faire à bouffer avec ce qu'on t'avait filé contre tes tickets, une heure à réparer le chauffage, ou le réseau électrique, ou une fuite dans la toiture... Tout ça en faisant semblant de bosser derrière des caméras censées

être branchées à des IA censées t'aider... Plus personne ne faisait bien ce qu'il avait à faire. Tout commençait à dysfonctionner.

Les riches avaient senti le vent tourner les premiers, c'était peut-être ça leur vrai talent. Ils se barraient les uns après les autres, avec des capitaux qui fondaient de toute façon sur les marchés internationaux. Ils volaient de paradis fiscal en paradis fiscal, cherchant à transformer les nombres stockés dans les ordinateurs de leurs banques en or, en béton, en hectares, en des trucs plus tangibles. Mais à la fin, les propriétés étaient saisies, les biens confisqués. Ils mettaient tout ce qu'ils pouvaient sous des matelas, mais ils n'en menaient plus très large.

Les notables et les politiques changeaient de camp petit à petit. D'abord ils mettaient un peu d'eau dans leur vin, puis de plus en plus, et finalement ils n'avaient jamais été d'accord. C'était pour donner le change, pour agir de l'intérieur dans l'intérêt du peuple; c'étaient eux les premiers résistants! Lille, Grenoble, Marseille, Nantes, Lyon, Strasbourg, Brest... les villes tombaient les unes après les autres, chaque jour une nouvelle. En fait, ça faisait des mois que des tas de petites communautés s'étaient autonomisées, parfois quelques centaines de personnes seulement, mais dans des coins où personne ne regardait de près. Mais Paris, c'était Paris. La fin de la centralisation devait partir du centre. Le désordre devait commencer par respecter un ordre initial, tout de même.

Plus grand-chose ne fonctionnait bien dans le pays, et ceux d'à côté c'était pas beaucoup mieux. Mais les

gens s'organisaient. Il restait de l'eau potable partout, assez pour boire et cuisiner. On perdait simplement cette étrange habitude, prise on ne sait plus où ni quand, ... de chier dedans ! La nourriture, ça allait aussi ; les denrées circulaient encore pas mal en train, les gens s'étaient mis aux potagers, et il y avait de l'entraide, beaucoup d'entraide. De l'électricité, il y en avait presque tous les jours, au moins une heure ou deux. Le réseau Internet suivait à peu près ce rythme, parfois à un débit digne du xx^e siècle, mais pour échanger quelques mails, consulter l'encyclopédie ou des blogs frugaux ça suffisait. Des panneaux solaires et des éoliennes bricolés maison apparaissaient un peu partout, parfois branchés sur des bagnoles électriques flambant neuves montées sur cales et dont on avait récupéré les roues pour des chars à bœufs.

Des tas de collectifs s'étaient constitués, pour gérer ici un grand jardin partagé, là des relais de télécoms, des gares, des usines, des hôpitaux, etc. Même une partie des centrales nucléaires était autogérée par des collectifs informels. L'État existait encore, comme la plupart des administrations et des régions, mais il s'autolimitait et organisait sa propre décentralisation partout où c'était possible. Bien sûr, face à des crises climatiques, des vagues de chaleur, des tempêtes, la chute de la biodiversité, à commencer par les insectes, la pollution de l'air et des eaux, combinés aux conflits internationaux qui pétaient ici et là, c'était pas simple. Mais, un peu partout dans le monde, un élan semblait souffler pour construire

autrement, mieux partager, être plus respectueux des vivants et des non-vivants. Un monde certainement plus bordélique, mais un monde plus solaire.

#valeur·responsabilité·solidarité
#levier·politiser·commun
#tension·croissance·richesse

125 à la blanche

9 h 10

M'emmêler les lacets dans ma chaîne de vélo. Manquer de percuter le lampadaire. Entrer dans l'atelier et attendre derrière un gros gars suant dans sa surchemise vert amande. Pester contre mon épaule douloureuse. Estimer, pour me calmer, 17 personnes, 9 postes de travail, 18 vitraux, 7 arches gothiques et 400 m² de bruit.

Une odeur de métal chaud et un grand cadran numérique qui indique 9 h 14. Deux yeux noirs font basculer le temps.

Elle me fixe. Panique. Ses cils beaucoup trop longs effleurent sa paupière supérieure. Saule pleureur. Ses lèvres forment des mots destinés au gros gars. Elle esquisse un sourire. Je crois qu'il m'est adressé. Le bruit ambiant couvre sa voix. Elle est trop loin, beaucoup trop loin. Assise devant son établi jonché de pièces mécaniques, de vieilles horloges et de plantes. Ses mains survolent le bordel comme si chaque outil y était parfaitement ordonné. Pianiste. Elle a une cicatrice blanche et arborescente sur l'avant-bras. Foudre.

— Yaël ? Le mec est parti.

— Oui, euh... pardon. Salut. Enchantée. Voici... la montre... que j'aimerais faire réparer.

— Je m'appelle Nora, donne-moi ça.

À peine plus âgée que moi, 22 ou 23 ans, son assurance me déstabilise. Face à elle, je suis une grande perche un peu trop bâtie. Complètement gauche et qui vient de se manger un lampadaire en pleine face. Mes épaules disproportionnées dépassent d'un t-shirt sans manches. Pantalon cargo un peu large à la taille. Boots aux lacets déchiquetés aux pieds. Sac à dos en cuir légué par ma mère et rongé par le temps passé sur mon dos. Carrure d'une nageuse soviétique avec l'habileté physique d'un saumon mourant. Elle n'a pas pu me louper.

Bafouillage sur l'histoire banale de cette montre. Arrière-grand-père maternel, départ à la retraite, *small talk* débile. Pourquoi j'ai envie de lui déballer que ma mère est morte? Elle se saisit du cadran. L'ouvre. Abaisse un bras articulé surmonté d'un monocle. Place la lentille entre son œil et le mécanisme. Cheveux noirs bouclés qui courent jusqu'à ses clavicules. Cascade. Taches de rousseur ocre. Cannelle. Oreilles perforées d'ambres. Étoiles.

Elle a besoin d'une petite semaine. Assez pour mouler et usiner la pièce défectueuse. Foutrement insuffisant pour digérer mon trouble.

— Tu veux aller boire un verre? elle me demande. Je finis ma permanence à 19 heures.

— Oui, je lui réponds.

Nickel, une semaine, c'était déjà juste, maintenant j'ai à peine 9 heures. Bien joué championne.

9 h 40

Chemin retour. Le vert de la forêt se fout de ma gueule, comme si c'était facile d'avoir une nature luxuriante. Chez moi, le soleil a cramé le végétal ; on a dû s'adapter comme on a pu pour se tenir au frais et protéger les cultures. Chambres froides à évaporation, filets d'ombrage tissés, briques de chanvre, toits débordants, jardins d'intérieurs. Et puis, je ne suis que de passage. Elle était canon quand même. Allez, passe à autre chose, tu dois animer ton atelier, concentre-toi. Un mini-qanat à l'Upload.

Bande de tarés de l'Upload. Je ne sais pas comment je me suis retrouvée là, moi. J'avais pas prévu de me transférer au fin fond de la vallée de l'Oise. Et puis faire la prof à 20 ans – absurde. J'ai juste bricolé des machins dans mon coin. Je me suis inspirée de vieux bouquins d'histoire des techniques en plus. Inventrice en carton. Légitimité nulle.

Arrête de râler Yaël, c'était quoi cette cicatrice sur son bras ? C'est toi qui voulais aider tout le monde à moins souffrir. Avec tes ateliers *low-tech*, tu aides. Avec tes fiches partage, tu aides. Elles font le tour des Upload. Et ta mère ? Non, pense pas à ta mère. Elle détestait Compiègne, il paraît. Son école figée dans le technoptimisme et sa structure bourgeoise affectant même son aménagement urbain. Il paraît. Tu penses qu'elle aurait aimé voir à quoi ça ressemble maintenant ? Comment je le saurais ? Depuis la sécession, elle était devenue la Commune Libre de Compiègne.

L'Upload, son autogestion, sa permaculture, son horizontalité...

C'étaient ses idéaux. Elle s'était battue pour ça...

Ouais, enfin elle t'a aussi abandonnée pour ça.

18 h 45

Journée finie. Chemin inverse. Longer la même forêt. Des rails rouillés ressurgissent du sentier comme des fantômes d'une civilisation trop rapide pour elle-même. Hurlements aviens. Souvenirs d'images d'archives.

Cette cité populaire là-bas, c'était un château. Murs souverains. La plaque devant l'atelier de Nora porte le stigmatisme d'un pouvoir religieux relégué. «Église Saint-Jacques.» Le lampadaire ennemi me regarde arriver. Elle m'attend adossée à la grille. Ne te casse pas la gueule. Lève les yeux. Tiens-toi droite.

Son sourire. Quelques phrases. Mon cœur qui marque 125 à la blanche. Les battements se heurtent à mes côtes.

— Je peux te montrer un endroit Yaël?

D'accord.

Escalier. Sa main qui m'embarque. Clocher. Montée effrénée. Une vieille porte qui s'ouvre...

Un campanile végétalisé nous surplombe. C'est son refuge, perché à 50 mètres du sol. Culmination. Au milieu des plantes, des engrenages guident un flux d'eau qui active une soufflerie qui active d'autres engrenages. Transmutation. Le vent qui s'infiltré par les ouvertures semble participer. Symbiose. Je lève la tête.

On aperçoit à l'extérieur les petites structures volantes biomécaniques qui flottent. Magie organique. Elles condensent l'eau de l'air et la redirigent vers une cloche inversée qui trône au centre de l'espace. Contemplation. Cascade de cheveux emportés par la brise. Du lierre. Des insectes qui vrombissent. Fleurs. Le feu du ciel s'éteint. Elle rit. Soleil. Elle s'approche. Trop près. Ses lèvres s'embrasent sur les miennes. Incendie.

Après.

— Yaël, il faut que je te dise. Dans la montre, il y avait une carte mémoire. Tiens. Je n'ai rien lu mais le fichier porte ton prénom. Tu veux lire plus tard ?

— Non, c'est bien ici. Je... Tu as de quoi la lire alors ?

Nora sort un vieux lecteur de cartes qu'elle branche sur une liseuse. Fébrile. Une première image s'affiche. Ma mère je crois. Puis, ses premiers mots.

— Pour Yaël, voici les mots d'une mère que tu n'as pas connue. Je veux te parler de nos luttes, des années 2030. Je veux te dire ce que nous avons tenté, pourquoi, comment, et ce qui a manqué. Si nous avons échoué, si vous vivez encore sous ce régime infâme, alors il faut poursuivre, tu entends, il faudra continuer. Et je peux vous aider. Mais si nous avons réussi, si votre monde est devenu plus juste et plus libre, alors il ne faut pas oublier, jamais, car ça peut recommencer. Je devrais sans doute aussi te parler de notre séparation. Mais je ne sais pas encore comment. Peut-être plus tard...

La main de Nora presse la mienne. Des perles d'enfant naissent à mon œil et s'écrasent sur les feuilles qui recouvrent le sol.

#valeur·convivialité·autonomie
#levier·optimiser·littératie

Intermède 2

Enchanté. Moi, c'est le poêle de masse du grand salon. Je trône dans ce vaste espace collectif pour apporter de la chaleur aux humain-es mis-es à rude épreuve par l'hiver picard et les pénuries énergétiques. Je ne le cache pas, j'en suis pas peu fier. Toutes les salles de l'Upload ne peuvent être chauffées, mais vous pourrez toujours compter sur moi pour vous apporter le réconfort physique et moral dont vous avez besoin. Car attention, je ne suis pas qu'un vulgaire moyen de chauffage, oh non, je suis bien plus que ça ! Voulant réchauffer leurs corps, les Ups se réunissent autour de moi, créant des moments festifs ou intimes qui réchauffent aussi les cœurs. C'est sûrement pour ça que je suis l'un des rares objets, peut-être même le seul, à avoir mon propre surnom. « Petit cœur », qu'iels me nomment. Et j'en suis pas peu fier ! C'est d'autant plus mignon que je pèse en fait plusieurs tonnes. Vous ne me croyez pas ? Et pourtant ! Moi, je n'ai rien à voir avec le poêle classique tout rachitique que vous auriez croisé ici ou là. Moi, c'est ma masse qui fait ma force. Normal, puisque je suis un poêle de masse ! Vous ne comprenez pas ? Laissez-moi vous expliquer...

Je me nourris de bois, une ressource locale et, si elle est bien gérée, renouvelable – c'est-à-dire si la quantité prélevée chaque année n'excède pas la quantité naturellement produite. Les Ups n'excèdent pas, donc ça, c'est bien. C'est ensuite que j'entre vraiment en scène.

Contrairement aux petits poêles tout légers – quelques centaines de kilos de fonte tout au plus – qui consomment lentement le bois et réchauffent directement l'air ambiant, moi, je le brûle violemment le bois, aussi vite et fort que je peux, et je stocke la chaleur produite par la combustion dans la matière qui m'entoure. Moi, c'est surtout de la brique, parce que je suis un poêle du Nord, mais il y a aussi de la pierre, de la terre crue, de la faïence, et on aurait pu mettre n'importe quoi d'assez dense pour retenir la chaleur par inertie. L'avantage, c'est que je libère ensuite la chaleur emmagasinée par rayonnement tel le petit soleil que je suis devenu. C'est tellement plus agréable comme sensation. Dixit les humain-es.

Mais ce n'est pas tout : je la libère tout lentement cette chaleur ; je peux tenir vingt-quatre, voire trente-six heures, sans nouvelle alimentation après une bonne combustion. C'est pratique quand l'irresponsable responsable de ma combustion fait la grasse mat après une soirée bien arrosée à l'alcool de betterave. En prime – je sens que je frime un peu mais tant pis, c'est factuel – grâce à ma combustion à haute température, je brûle plus efficacement tout type de bois, en polluant moins, avec un rendement qui flirte avec les 90 % ! Demandez à un poêle classique ce qu'il en pense ! À ce stade, vous vous dites « pas mal » – n'est-ce pas ? – « mais ça doit être compliqué à fabriquer quand même... ». Même pas.

Je suis né ici même, fabriqué par des Ups qui n'y connaissent rien du tout. Ils ont commencé par rassembler les matériaux qui me constitueraient :

quelques pierres taillées par des apprenti·es du coin pour la structure principale en contact avec les flammes; les briques les moins récupérables d'un vieux muret effondré pour la structure secondaire, celles en un peu meilleur état pour la cheminée; quelques faïences artisanales pour un habillage étanche et classe; de la terre crue en enduit pour recouvrir le tout; et les briques les mieux conservées pour faire des bancs chauffants sur mes côtés. Vous me verriez, je suis unique en mon genre, le digne produit des matériaux et savoir-faire locaux! Un poêle picard jusqu'au bout des nuages.

Pour le montage, les Ups ont récupéré et adapté des plans qu'on trouvait facilement sur le Web. Il y en avait des tas sur l'*extract* de Reddit qui avait été dupliqué ici et là et qu'un·e Up avait sur un disque dur. Je répète ce que j'ai entendu, mais, là, j'avoue, je comprends rien. Comme tout poêle de masse, je suis composé d'un cœur de chauffe où se déroule la combustion, de circuits de fumées sinueux pour que la chaleur ait le temps d'être capturée, de clapets pour rediriger l'air chaud en fonction des usages et d'un conduit de cheminée pour évacuer les fumées froides. Ça, c'est classique pour un poêle de masse. Mais tous les poêles de masse n'ont pas autant de fonctionnalités que moi. Je suis au-dessus de la moyenne! Sauf en termes de modestie, paraît-il. J'ai pas moins de quatre circuits pour envoyer l'air chaud! Vers l'air ambiant, classique, vers des plaques de cuisson lente, vers des pierres qui peuvent être transportées dans les salles de bain par les plus frieux et, *last but not least*, vers un minifour à pizza!

Une fois les plans terminés, me construire n'était pas très compliqué. En tout cas de mon point de vue. Mais ça a quand même demandé pas mal de boulot. En tout cas de leur point de vue. Mais comme il y a plein de gens chouettes à l'Upload, prêt·es à s'investir – la promesse de pizzas n'y était pas pour rien – ça n'a pris que trois mois. Iels y ont mis du cœur à construire leur *petit cœur* ! Chaque participant·e a gravé son prénom et des petits dessins. Il y a plein de cœurs dans mon enduit en terre. Ce qui fait de moi, en plus de tout le reste, une œuvre d'art collective. J'en suis pas peu fier !

Ma construction s'est conclue le premier jour de décembre par une grande fête pour célébrer le travail accompli. Et, avouons-le, leur joie d'avoir enfin du chauffage. Ça commençait à cailler. C'était si émouvant de les voir si heureux·ses. De quoi faire pleurer même un cœur de pierre comme moi !

#valeur·soutenabilité·ressources

#valeur·convivialité·partage

Virus

Chosto

Livraison des liseuses par pénichette, de retour du parc éolien. Une caisse, batteries et mémoires pleines. Les écrans bistables, ça consomme peu et ça tombe jamais en panne. J'aide Lina à charger quelques cagettes sur l'embarcation. Patates contre électrons, *deal*.

L'équipe Journal est déjà sur les *news*. Quatre chaises de jardin, un enrouleur électrique et un petit relais wifi. Ça parcourt, ça trie, ça copie, ça édite, ça publie. Je doomscrolle sur Masto. Du fun, du croustillant, du *people*, du frisson. International : trafic de voitures thermiques de Paris à Moscou. Droit : le café non équitable est interdit dans plusieurs centaines de communes. Santé : le virus Kivu-3 progresse toujours, premiers cas relevés en Italie et en Espagne cette semaine, la France ne sera pas épargnée. Sport : coupe du monde de foot, les Français ont quitté Marseille le 12 janvier, la date du match contre le Pakistan à Amman sera fixée dès leur débarquement à Alexandrie, jeudi ou vendredi. Politique : la convention citoyenne pour le partage des patrimoines individuels rendra ses conclusions le 15 février au plus tard. Dossier tech : la fin de l'abondance, c'est l'ère de la maintenance qui commence; comment rajeunir des vieux matériels numériques avec des vieux logiciels libres; les batteries ça ne va toujours

pas, lourdes, chères et polluantes. Économie : les communs de la soutenabilité en exemples. Pub : formation de conseiller en permaculture. Re-économie : relocalisation, c'est arrivé près de chez vous. Sondage : un tiers des personnes interrogées pensent que les alicaments brevetés sont souhaitables. Dossier historique : les premières coupures électriques en Europe, retour sur les événements climatiques qui ont fragilisé les infrastructures depuis 2030. Opinion : la nostalgie des GAFAM – et puis quoi encore ?

Toujours un peu trop de numérique dans leurs infos à mon goût, j'en parlerai à la réu de samedi.

Moins empressée, plus méthodique, l'équipe Biodata balance ses requêtes. Comment vont l'air et l'eau ? Taux de pesticides ? Toujours en baisse, cool. PFAS, PFOS, C8, état des lieux ? Moins cool. La faune et la flore ? Des tas de compteurs et compteuses partout en Picardie ont transmis leurs relevés au serveur de monitoring. Chenilles, trèfles, sangliers, moustiques, pommiers, rouges-gorges... À présent, ça charge, ça calcule, ça consolide, ça analyse. Les effectifs d'anguilles et de butors semblent à la hausse – ça, ce seraient de bonnes nouvelles.

Puis, ça enchaîne avec l'équipe Bibliothèque. À nouveau, ça va trier, ça va copier, ça va ranger, ça va partager. Pas seulement pour Compiègne ; des copies sur clés USB vont partir pour les autres Upload de la région, peut-être jusqu'en Belgique et en Île-de-France. Chacune fera de même, et, de proche en proche, d'ici quelques semaines, des copies des histoires de moine et de robot, de l'insurrection qui vient ou des vies des

philosophes illustres se retrouveront au pays Sami, à Oulan-Bator, en Patagonie et à Pittsburgh.

À présent, l'équipe soin-tech va sûrement prendre la main, pour vérifier chaque liseuse; mais pour moi, vous savez quoi? C'est l'heure de la sieste.

Lina

Chosto, c'est un de nos admins sys. Faut se rendre compte ce que ça veut dire admin sys à l'Upload. Le problème c'est pas le *soft*, on a des décennies de dev correctement capitalisées grâce aux logiciels libres. Des tas de copies éparpillées sur des repos un peu partout sur la planète, de la doc dans toutes les langues, wolof, quechua et picard inclus, des commentaires plein les forums, des *forks* avec différentes versions. Tu te poses, tu fais ton marché, tu étudies tout ça et à la fin tu trouves ton bonheur. Non, le point dur c'est les machines. On a récupéré des tas d'ordis, des tonnes de câbles, des composants. Mais faut faire fonctionner tout ça ensemble.

La coupure de nombreux services web à la con a libéré pas mal de matos. Et puis évidemment, il y a les ordis de toutes les boîtes qui ont fermé ces dernières années. Et puis les GAFAM. Et puis les IA. Une bonne partie a été transférée aux services publics, aux écoles et aux maisons de santé, aux flics... Mais il y a du rab. Alors des escouades de récupération se sont constituées dans la plupart des grandes communes pour faire le tour des datacenters, des bureaux qui se reconver-tissent en habitations, bien tout emballer et stocker ça

dans des hangars au sec. L'idée est de tenir 100 ans avec le stock. 100 ans, histoire de dire. Pour le moment, c'est compliqué de faire venir de nouveaux composants, alors je parle même pas de les fabriquer. Donc l'enjeu, c'est de recycler à mort. La chargée de Fermeture de l'industrie, une sorte de ministre dans le nouveau système intercommunal, a balancé ça le jour du printemps : « La croissance, c'est pour les plantes ; nous, on s'arrête. Disons 10 ou 20 ans pour voir ? Alors, faisons avec ce qu'on a ! Paniquez pas, on va s'en sortir, c'est pas encore Wall-E. » Elle a dit ça en souriant. Quelques jours plus tard, la coordinatrice pour la Santé a aussi rappelé les mesures à prendre lors de l'arrivée du virus Kivu-3 sur le même ton : « Paniquez pas, on va s'en sortir, c'est pas encore Zombieland. » À se demander si toutes les boîtes de com ont bien été fermées.

Donc Chosto, il réanime les serveurs le matin – la nuit on dort, hein, ou on boit un coup au coin du feu, mais on touche pas aux machines, ça économise les batteries. Il commence par un check-up matériel. Je dis « il réanime le matin », mais seulement s'il y a un peu de vent ou de soleil. Sinon, il réanime rien du tout et il va jouer du piano. Donc, la plupart des matins, il réanime les serveurs. Je dis « Chosto », il est pas le seul, bien sûr. Iels sont six ou sept, et encore si on ne compte Camille que pour une. Elle et Chosto ont fait une doc de ouf et ils organisent des soirées « Formation réseau et karaoké ». Il y a la moitié des Ups qui savent lancer des commandes et lire des logs. Au moins un peu, vérifier que tout est OK. Au moins un peu. L'autre moitié que ça gonfle peut toujours venir juste pour chanter.

En tout cas, s'il y a un doute, si ça commence à chauffer, on donne la priorité à la préservation du matériel. On coupe, on regarde ce qui cloche. «On», c'est César et son poste à souder, c'est Carla qui n'a pas son pareil pour dénicher la barrette mémoire qui va bien depuis le fond de n'importe lequel des conteneurs hermétiques posés un peu en vrac dans le Champ Silicone, c'est Yacine qui prend son vélo pour aller voir si quelqu'un, à Compiègne ou dans une commune d'à côté, peut aider. C'est toutes celles et ceux de la boutique-atelier où, au fil de l'année, des machines à réparer, à améliorer ou à transformer se bidouillent et se bricolent.

Chosto

La journée commence mal. C'était mon tour de vérifier du réseau et, en plus, j'ai écopé du tour de toilettes sèches de Lina, introuvable ce matin. L'eau-de-vie de topinambour un dimanche soir, c'est décidément pas une bonne idée. Après avoir péniblement vidé trois seaux remplis de poésie, je commence ma ronde par le routeur central. Aucune des trois LED rassurantes qui clignotent ne clignote et ça ne me rassure pas. Pourtant il y a du jus en ce moment. En plus, il a fait bon ces jours-ci et les batteries se sont gorgées de soleil toute la semaine. Une plaie, ces box de récup qui tombent en panne à la moindre occasion. Pas le choix, direction la ressourcerie où j'espère trouver un César pas trop grognon. Il aime pas quand je lui dis que c'est urgent, faut que je trouve une formule en chemin.

Coup de bol, en poussant la porte de la grange, j'entends les enceintes cracher ce rock d'un autre âge qui semble inexplicablement le mettre de bonne humeur. Relativement de bonne humeur. Je lui dis :

— César, ça marche pas. C'est le boîtier de LED, tu sais, pour le réseau, c'est assez urgent.

Il me regarde, moment de doute. Je crois que j'ai dit «urgent»... Mais, quasiment sans grommeler, il sort un multimètre, prend quelques mesures et installe un «potard de 22 flambant neuf», dixit lui-même. À peine rebranchées, les LED du routeur se mettent à clignoter façon sapin de Noël. Ça m'arrache un sourire. C'est généralement signe de nouvelles qui se pressent dans ma boîte mail après avoir réussi à serpenter jusqu'à nous.

Après quelques longues secondes, les premiers messages apparaissent. Une dégustation de fromage et d'eau-de-vie maison demain soir sur la place de l'hôtel de ville. Étrange mélange. Une énième performance du collectif «Cycle et recycle». La dernière fois, j'avais franchement pas été convaincu par le coup du vélo qui se découvre la capacité de penser par lui-même. Je reporte quand même sur le bloc-notes commun. Je scrolle, et, entre un concert de punk noise et une projection de ciné kung-fu organisée par les gosses de Robécourt, arrive un message qui fait pétiller toutes les cellules dans ma tête : «33e édition de la Mise en Communs, 24 juin, camp de Sissonne».

Avec les rencontres inter-chorales, c'est vraiment mon événement bimensuel préféré. Ça a pris un peu d'ampleur à chaque nouvelle édition, même les plus

geeks et les plus casaniers ont commencé à se pointer, ce qui offre parfois des assemblages assez baroques. Lors de la dernière en mars, on a pu voir des gaïaistes hardcore et qui refusaient de toucher le moindre transistor côtoyer des moddeuses corporelles qui expérimentaient, pour l'occas, un genre de tatouage diodé franchement pas super safe. Moi, j'ai surtout passé du temps à déambuler sur la place centrale, au milieu de personnes de tous horizons qui évoluaient dans une cacophonie évoquant un genre de colonie de vacances surexcitée.

L'idée, c'est de se retrouver pour faire une grande synchronisation. Tu viens avec ton disque dur, mettons ta version locale de Wikipédia, ou ton intégrale de Zola, ou une copie du Vidal, les notices tech de tes machines préférées, des guides de survie en milieu sauvage, une encyclopédie des semences libres, des cours de permaculture, ou encore des recettes pour bricoler des phytos, ou même des conneries un peu plus barrées comme un historique des fils Twitter de la Macronie de 2017 à 2019... bref, tout ce que tu veux. Ensuite, tu te branches et tu synchronises tes données avec les autres. Forcément, ça merde tout le temps, faut s'accrocher. Machine engueule bidule parce qu'elle trouve sa technique de brassage super nulle, et lui signifie au passage qu'il ferait mieux d'aller planter des patates. Untel met en doute la fiabilité de la version d'unetelle. Et puis, évidemment, ceux qui essaient de merger chipotent presque à chaque ligne. «Y a un conflit je te dis... — Je vois bien, mais c'est ma version qu'est bonne, regarde, là, y a un accent. — Mon cul, c'est la mienne! Téma là,

t'es en h1 au lieu de h2 ! » On négocie, on s'engueule un peu, mais au moins on se parle. Et comme on finit par avoir soif, on se rassérène et on trouve des compromis. On ajuste les contributions, on ajoute quelques nuances, et on met tout ça à dispo sur le *hub* central en décrétant la paix.

J'ouvre le mail. Merde. Fuck. Chier. Annulé. Pas de Mise en Communs ce mois-ci. Putain de Kivu-3.

Lina

Chosto sent que ça monte. C'est sûr, il l'a chopé. S'il en croit ce qu'il voit autour de lui depuis trois jours, dans moins de 24 heures, il risque d'être totalement ko. Faut réparer ce putain de système d'ici là. Le débarrasser du virus – de l'autre virus.

Le système informatique de l'Upload est contaminé par un programme parasite depuis début juillet. Le virus s'auto-réplique et se répand de serveur en serveur. À chaque fois qu'une copie est détectée et supprimée par un admin, une autre copie, quelque part ailleurs, se réveille et prend le relais. La seule solution serait d'isoler chaque machine du réseau mais, à cause de l'autre virus, le Kivu-3, ce n'est justement pas possible en ce moment. Ça aurait été fait exprès que ce serait pas si étonnant. Des fois, on se demande, #conspi.

Parce que, dans l'absolu, Chosto, il s'en fout un peu du système informatique ; il fait ça pour rendre service. Ce qu'il aime, lui, c'est traîner au potager avec Sacha. Mais donc, ça tombe pas bien, là. La région est frappée

de plein fouet par le κ_3 , qui est cette année hyper contagieux. Presque personne n'y échappe et, pour Compiègne et les environs, les serveurs de l'Upload sont mis à contribution pour gérer les interventions des sauveureuses. Iels sont formé-es ici à l'Upload depuis 3 semaines pour alimenter la cohorte régionale qui gère les cas niveau II du κ_3 . Un cas niveau II, ça veut dire un risque d'arrêt respiratoire, c'est sérieux. Ça implique : tests sanguins et d'hygiène, procédure de conservation du traitement, intraveineuse d'adrénaline pour les cas II+, surveillance de la tension une dizaine de minutes pour en vérifier l'effet, diagnostic de récup, perfusion de dobutamine et noradrénaline si besoin, planning de suivi associé. Chosto a suivi les cours, pas pour être sauveureuse, juste pour bien comprendre de quoi on parle. C'est pas du 100 % local, les tests sont fabriqués à Amiens, mais les deux trucs en «-ine» viennent de Marseille, qui est toujours à la pointe sur les questions de pharmacologie.

Des serveurs Matrix ont été montés un peu à l'arrache. Ils permettent aux malades de se signaler, à des standardistes bénévoles de trier et alerter les sauveureuses, qui informent de leurs géolocalisations et dispos en retour. Ça marche pas mal, c'est sûr, mais quand même. Putain de dépendance technologique. Y aurait pas d'ordis, pas de réseau, on se poserait pas la question. On utiliserait la radio, si ça se trouve, ça pourrait marcher avec juste la radio. Avec la radio, tu dépends pas du reste du monde pour envoyer un message de l'autre côté de la ville. Mais voilà, y a des ordis

et de l'Internet, donc c'est plus rapide, c'est plus mieux, c'est plus ceci, c'est plus cela.

Alors Chosto, il prend soin des machines qui permettent de prendre soin des humains. D'autant que là, il reste plus que lui. Camille est HS depuis 3 jours. Minority est HS depuis 2 jours. Kinaï et Ismaël depuis hier. Et ce matin, c'est Julie qui a décroché. Il ne reste que Chosto à être en capacité d'intervenir sur les serveurs et le réseau dans une situation comme celle-ci.

Chosto

Sur les vieilles machines de l'Upload, le process squateur sature rapidement la capacité des microprocs et les serveurs Matrix s'écroulent les uns après les autres. Je ne comprend toujours pas comment ce virus fonctionne. Mon petit script de *monitoring* arrive pour le moment à détecter les bugs. Dès qu'une machine part en sucette, je reçois un mail direct. Je suis connecté sur tous les serveurs en même temps. Mon écran est splitté en douze terminaux dans une matrice 4 par 3. Ça me prend moins d'une minute pour virer les processus indésirables. Une commande *top* pour voir qui monopolise la machine, un peu de *ls* ou *ls -l* pour checker et Paf! une série de *kills* dans sa gueule pour finir. Facile. Mais moins de 30 secondes après, vas-y que c'est une autre machine qui prend. À faire le pompier, pas le temps de faire des recherches plus approfondies. Aaaaarr! Bordel! Je m'en sors pas! À l'aide! C'est ça, il me faut de l'aide. À l'aide!

C'est finalement Sacha qui passe une tête. Sacha, il peut pas blairer les ordinateurs, c'est pas le candidat idéal. Mais il a déjà eu le κ_3 , et il a récupéré hyper vite, et ça c'est idéal.

— Ça va Chosto ?

— Viens m'aider Sacha, j'ai besoin de toi.

— Ha non, je touche pas à vos ordi. Des clous ! Je suis nul et j'aime pas ça, et je suis contre. Et je suis nul.

— S'teup, viens m'aider. Regarde, c'est pour tuer des méchantes IA qui nous esclavagisent. Tu veux pas laisser se dérouler pareille infamie, pas vrai ? Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour le Pacte !

— Nan.

— Fais-le pour les malades, s'teup !

— Nan.

— Fais-le pour Camille !

J'avais deviné depuis longtemps.

— Tu fais chier Chosto.

— C'est pas compliqué, je t'explique. Donne-moi deux heures. Il me faut deux heures.

Huit heures après, on est toujours là. Sacha qui envoie du *top* et du *kill*, qui trouve ça très chiant et qui se plaint un peu mais pas trop, il voit bien que je suis préoccupé, et aussi que je commence à avoir les symptômes. Moi, vue brouillée, hallucinations sonores, fièvre et douleurs musculaires, je cherche, je balance des messages sur Masto :

Bordel, comment marche ce truc ?

Mais personne ne sait. Le deuxième comprimé de paracétamol ne fait presque pas effet, pas plus que le

CBD que je m'envoie en spray. La fièvre monte. Les muscles de mes épaules brûlent, je tape d'une seule main pour pouvoir me masser de l'autre. Il ne m'en reste plus pour longtemps.

C'est pas possible qu'on soit les seuls au monde à avoir chopé cette merde. Qui en voudrait assez à l'Upload pour lui fabriquer un virus rien que pour lui ? Ça n'a aucun sens. Je parle du virus informatique bien sûr. L'autre, le virus biologique, lui, il défonce toute la région depuis dix jours, il a déjà commencé à faire le tour de l'Europe. Sûr qu'il y en aura pour tout le monde.

J'essaie de me calmer pour bien faire reposer les paramètres et les symptômes : temps de latence, vitesse de remise en action, courbe de prise de possession du processeur, scan des ports – c'est surtout sur le 80 que ça se passe, juste du Web. La commande RADP donne rien d'intéressant sur les IP. Je publie sur Masto à nouveau, et sur des messageries et des forums de geeks, et j'envoie des tas de mails.

J'ai un virus qui bouffe mon CPU et balance des *data* sur le 80 en https. Personne, vraiment ?

J'ai un script qui reporte les IP cibles sur ce pad
<https://md.picasoft.net/20440513-virus-ip-list>.

Heeeelp !

@dvd.drd@framapiaf.org @chosto@masto.picasoft.net

J'ai aussi. Je le voyais pas, il me mange presque rien comme CPU, il est hyper discret. Mais je matche le comportement et surtout, j'ai une IP en commun avec toi #booster #alert #virus

Et là, c'est parti.

J'ai aussi...

Idem...

Putain, j'ai...

+1... Le process est hyper discret presque partout...

Allez, on a ici...

Merci, on avait pas vu...

Merde, je crois que c'est une IA qui délègue ses calculs sur nos serveurs...

J'ai documenté les symptômes ici <https://framagit.org/koa/v44...>

Les vieilles machines de Pica et Upload tournent avec une Debian patchée si vieille que le virus s'en sortait pas, alors il a muté, fait sauter ses verrous et s'est mis à bouffer toute la machine...

Haaaa... On arrive pas à s'en débarrasser...

Sûr que c'est une IA. Contribuez au *framagit*, faut la niquer... Sans les vieux ordis de Pica le truc aurait pu faire le tour du monde avant qu'on le détecte, merci Picasoft...

Trouvé... Mais comment on le latte, bordel...

C'est une IA, j'ai une signature positive à 97 %...

J'ai reconfiguré le serveur web pour qu'il envoie sur un autre port, j'ai mis un truc chelou, je sais

pas comment mais le virus a trouvé la sortie, et vas-y qu'il balance tranquille sur le 7575...

Putaaaaain il est où...

10 anciens euros à celui qui trouve qui est à l'origine de cette saloperie... Bon on va tout couper, tout nettoyer et on revient vous dire quoi...

Je consulte les messages, amusé malgré moi. C'est marrant la puissance de la technique. Même quand ça te fait chier, ça peut te fasciner. En attendant, la fièvre monte, je commence à grelotter.

— Sacha, tu peux voir si Camille est en état de prendre le relais?

— Camille est pas en état du tout, ni personne. Ça va *shutdown* dans pas longtemps.

Je suis recroquevillé sur un lit de fortune que m'a installé Sacha.

— Sacha, tape ça, s'teup.

Sacha tape et lit le résultat.

— Essaye ça.

Sacha essaye.

— Balance ça.

Sacha balance.

Ma vue est 100 % off. Je ne vois que des points scintillants ou des lettres qui se mélangent, un peu comme sur ces puzzles coulissants où il faut faire glisser les cases pour les remettre dans l'ordre. Par moments, je ne sais plus du tout où je suis.

— Sacha, qu'est-ce qu'on fout là?

Ça dure une ou deux minutes. Puis, je demande à Sacha de répéter ce qu'il vient de dire. Sacha répond :

— J'ai rien dit.

À présent, je crois que Sacha me demande ce qu'il doit faire. J'ai la tête tournée vers lui, mais les yeux dans le vague et je ne réponds pas.

— Chosto, je fais quoi ? Chosto ?

J'essaie de réfléchir. Tu parles d'une séance d'admin sys !

Trois machines sur quatre sont HS. La dernière lutte. *Top. Kill. Top. Kill. Top. Kill.* Lui qui sortait les mouches une par une en été en prenant soin de pas leur abîmer les ailes, là Sacha, il *kill*, il *kill*, il *kill*. RNF, c'est pas du vivant.

Des heures que ça dure, donc. Et puis...

— Ça marche plus. Chosto, ça marche plus, j'arrive pas à le killer, lui, là. Chosto ?

Chosto est HS.

Le système est HS.

Sacha est HS.

Lina

Chosto entrouvre les yeux quand l'intraveineuse de lae sauveureuse commence à faire son effet. Il chuchote. Sauveureuse égal cas niveau II. *Bad news*. Sauveureuse présent-e égal le système remarque. *Good news*. Camille a dû réparer. Elle est trop forte. Chosto me jette un regard, me prend pour Camille, ou ne me voit pas. Il se rendort.

— Besoin d'un-e sauveuse à la ferme des Casernes à Margny-lès-Compiègne. Adulte, femme, la quarantaine, pas de comorbidité. Test positif au κ3. Cas niveau II suspecté. Je répète, Margny-lès-Compiègne, Nord. Des dispos sur le parking du site de l'ancienne UTC en centre-ville avec des voitures et des volontaires pour conduire des sauveuses en manque de repos. 5 minutes de sieste garanties. OK, j'ai un message de Serge, c'est parti pour Margny. 10 minutes à tenir. Allez, message suivant, c'est au Clos, immeuble Graeber à Compiègne qu'une sauveuse est attendue : cas niveau II, enfant de moins de trois ans, symptômes importants, urgence. Un parent attend en bas. Je répète, Clôt, immeuble Graeber. Urgence, enfant. Je répète... C'est OK, c'est Aline qui s'y colle, elle est juste à côté, moins de 5 minutes. Courage. Pensez à faire des dons à la caisse commune si vous pouvez, en ligne sur sauveuse-picardie.net. C'est possible aussi en nature, vivres, matériel, vêtements chauds, c'est à l'Upload que c'est géré, vous savez les jeunes un peu barrés à l'orée de la forêt au sud de Compiègne. Et ça continue, avec un cas II à Margny à nouveau, en face de la gare : femme, vingtaine, bonne forme, pas d'urgence, pour un contrôle quand quelqu'un passe par là. On enchaîne avec...

Chosto tend la main et baisse le son de la petite radio posée sur la table de nuit. Cette fois il me regarde, ça va mieux. Les ondes analogiques ont pris le relais du réseau numérique. La classe. Direct, il me demande comment les infos remontent. La mission avant tout.

— Je ne sais pas, il y a peut-être encore des Matrix actifs.

Il imagine Léo en train de batailler avec ses serveurs pleins de virus comme lui quelques heures avant. Mais si ça se trouve, y a plus de réseau du tout dans la ville. Il ferme les yeux et me raconte que des tas de gars et de filles pédalent comme des fous dans la ville pour porter des messages au studio de la radio Graf'hit. Léo, qui a quitté sa machine devenue inutile, les réceptionne, les trie et les passe à Bryan qui les lit à l'antenne. Il imagine les sauveuses qui tracent dans les rues désertées, en trottinettes ou scooter élec, en voiture, faisant sonner klaxons et autres sirènes improvisés à fond. Je ferme les yeux à mon tour, il a la voix d'un mec qui plane. C'est doux, les sirènes sont mélodieuses, ça me transporte un peu aussi.

— ... à présent un message pour Camille de la part de Sacha : «Camille, rétablis-toi vite, je t'aime Camille!» Et ben voilà, au moins le k3 aura permis à certains de déclarer leur flamme, si ça se trouve ça traînait depuis des mois! Ça à l'air de se calmer un tout petit peu ici, je tente de passer un morceau, ce sera peut être le seul de la journée, alors, évidemment, ce sera un Doors. 75 ans et ça a pas pris une ride. C'est parti pour *Light My Fire*, on se tente la version courte.

Et Jim de prendre la main :

*You know that it would be untrue,
You know that I would be a liar,
If I was to say to you, girl,
We couldn't get much higher,*

*Come on baby, light my fire,
Come on...*

— Bon, j'interromps Jim, désolé, mais on a à nouveau une urgence κ3 niveau II, une sauveuse est attendue à Venette...

#valeur·soutenabilité·ressources
#valeur·convivialité·autonomie
#levier·politiser·commun

Intermède 3

— Est-ce que tu veux faire l'amour avec moi ? demanda Alex à Sam.

Elle avait dû sacrément prendre sur elle pour faire cette avance. Ce n'était pas facile de s'offrir comme ça, en plein milieu du jardin, devant tout le monde. On rirait peut-être d'elle. Mais Sam était si belle, si ouverte, si brillante, qu'elle devait tenter sa chance. Elle lui faisait envie.

Alex était la plus jolie petite fleur d'un jeune pied de courgette qui avait été planté trois semaines auparavant par Joëlle. Elle était issue d'une longue lignée que Joëlle, ses parents avant elle et ses grands-parents avant eux plantaient avec soin chaque année. Comme elle l'avait appris, elle recueillait méticuleusement en octobre les graines du plus beau des premiers fruits de chaque pied et qu'elle avait laissé mûrir toute la saison jusqu'à ce que toutes les feuilles soient entièrement desséchées. Alex savait qu'elle mettrait tout son cœur à produire un très beau fruit, alors, si elle se dépêchait assez, ce sont peut-être ses enfants qui, l'année prochaine, recevraient les rayons du soleil de mai dans le potager de la petite exploitation familiale de Picardie.

Sam, c'était autre chose. Cela ne faisait que trois ans que Joëlle avait commencé à mettre en terre ces courgettes incroyables ; Sam était l'une des plus belles fleurs. Elles arrivaient plus tôt dans l'année, dès mars,

et elles résistaient jusqu'à novembre, parfois décembre. Elles portaient plus de fruits, plus gros et plus beaux. La plupart des autres agriculteurs de la région avaient totalement délaissé les vieilles souches comme celle d'Alex pour adopter ces nouvelles courgettes magiques qui arrivaient chaque début de printemps par camions entiers sur les places des villages et que chacun pouvait alors se procurer. Les pieds n'étaient pas donnés, bien sûr, mais ça valait le coup, à n'en pas douter.

— Je connais une petite mouche pollinisatrice, ajouta Alex. Elle s'appelle Pauline, elle ne paye pas de mine mais elle est très sérieuse. Je peux lui demander, pour nous deux, si tu veux bien...

— Non merci, répondit Sam un peu sèchement.

Elle s'en voulut aussitôt. Elle ne voulait pas blesser cette pauvre petite fleur qui semblait si éprise d'elle et ajouta :

— Ce n'est pas contre toi, je veux dire... C'est gentil de ta part, bien sûr, de proposer. Mais il vaut mieux que tu te reproduises avec des courgettes, comment dire... Qui sont comme toi. Il y a plein d'autres fleurs dans ce jardin. Nous, c'est mieux qu'on reste entre nous. C'est pour rester meilleures, nous nous déprécions si nous nous mélangions.

Elle avait beau essayer, elle ne parvenait pas à ne pas être hautaine. C'est difficile quand on est supérieure de ne pas être hautaine.

— Meilleures? Tu veux dire que vous êtes meilleures au goût et que si on faisait un enfant ensemble, il serait moins bon pour Joëlle?

Alex cherchait vraiment à comprendre. Et comme elle adorait Joëlle, elle ne souhaitait pas lui faire de moins bons fruits.

— C'est notamment cela, en effet, mais c'est plus général. Nous sommes plus optimisées à tout point de vue.

— Optimisées?

— Oui, nous sommes conçues pour mieux rendre service aux humains. Par exemple, la vitesse de croissance de nos pieds est supérieure de 21 % aux vôtres; en moyenne, le poids à maturité de nos fruits est supérieur de 17 %, et leur apport calorique est aussi supérieur de 32 %; par ailleurs notre consommation d'eau est inférieure de 8 %, et...

Alex restait interrogative tandis que Sam égrainait ces chiffres dont elle se représentait mal la portée réelle. Elle comprenait qu'en effet, faire des fruits plus gros et plus nombreux, c'était mieux pour ceux qui les mangeaient. Et si en plus ils étaient meilleurs au goût... Mais elle pensait quand même que, peut-être, si elle faisait un enfant avec Sam, il serait encore assez gros et assez bon pour faire plaisir à Joëlle.

— Optimisées, répéta Alex.

C'est sûr que, maintenant qu'elle comprenait ce que ça voulait dire, elles paraissaient drôlement optimisées, ces nouvelles courgettes.

C'est vers la fin juillet, alors que l'air était devenu si sec et le soleil si brûlant que seul l'ingénieux système de canalisation de Joëlle empêchait le potager de mourir, que la première sauterelle se posa sur le pied de Alex. Elle était fanée depuis longtemps, mais on

pouvait voir son fruit mûrir patiemment sur un pied voisin situé de l'autre côté d'un petit enclos où paisaient les brebis.

Elle avait souffert du rejet de Sam et bien failli se refermer sur elle-même. Puis elle s'était ravisée. Sam avait sans doute raison. Trop belle pour elle, soyons raisonnables. Pauline lui avait alors trouvé Dominique, une gentille petite fleur sur un pied voisin. Elle était moins lumineuse que Sam, mais elle était drôle, vive, presque orange, et parcourue de petites stries rouges. Elle était gentille aussi, et elle lui donnerait certainement un bel enfant.

Quelques heures à peine après la première éclaircie, d'autres sauterelles parurent. Puis elles arrivèrent par dizaines, puis par centaines. Le ciel était couleur orage, il en tombait de partout. Les sauterelles se jetèrent sur les courgettes en choisissant de préférence celles qui étaient les plus belles, les plus grosses, celles qui étaient meilleures. Les courgettes de la vieille lignée dont avaient fait partie Alex et Dominique eurent très peur, mais, finalement, elles n'eurent pas tant à pâtir du passage du nuage d'insectes. Lorsqu'il eut disparu, en revanche, il ne restait plus un seul plant des belles courgettes optimisées. Les premières eurent pour celles-ci une pensée compatissante.

Jamais les sauterelles ne s'étaient aventurées aussi loin dans le nord de la France, et les humains qui y vivaient n'étaient pas préparés à un tel fléau. Beaucoup souffrirent de la faim cette année-là, mais pas Joëlle ni sa famille. La saison fut frugale, mais les courgettes

sauvées étaient devenues si précieuses qu'une partie fut troquée, avantageusement, contre du sorgho.

Joëlle s'en était sortie grâce à la diversité dans ses jardins. Chaque are n'était pas utilisé au mieux, certainement, elle le savait bien. C'est ce que lui répétaient année après année ses voisins. Ceux-là mêmes qui avaient faim à présent et venaient lui demander un peu de ses pommes de terre toujours un peu véreuses qu'elle replantait pourtant chaque printemps et dont ils s'étaient moqués. « Je les aime bien moi, mes vieilles patates et mes vieilles courgettes, leur avait-elle répondu alors. Et puis, il faut de tout pour faire un monde ; et encore, la nature n'est jamais optimale. »

Elle répétait souvent cette phrase, « la nature n'est jamais optimale ». Ils ne l'avaient jamais vraiment écoutée et elle-même, sans doute, n'en avait jamais saisi toute la portée. Et puis, qu'est-ce que ça voulait dire « optimal », à la fin ? Est-ce que ça existe les choses optimales ? Pas ici, ou pas encore, en tout cas.

#valeur•soutenabilité•biodiversité
#tension•croissance•hubris

Nomade

27 février 2044

Le sable de l'Atlas vit encore en moi, même si je suis si loin de Zagora. J'écris à celle que j'étais : la petite Lalla Khadija El-Badiaa, assise entre sa mère et sa grand-mère, toujours un crayon à la main. La petite Lalla Khadija qui traçait des plans de maisons imaginaires dans le sable. Celle qui voulait construire au cœur du désert. Qui rêvait d'architectures inspirées par les forces naturelles, la puissance du soleil, les mouvements du vent, le glissement des dunes, les tourbillons de sable, la clarté des nuits de pleine lune, l'infini de l'horizon. Ton rêve, petite Lalla, je vais bientôt le réaliser à Compiègne, à l'Upload. C'est là que tout va vraiment démarrer pour nous, j'en ai la conviction. Et de toute façon, je n'ai plus le choix.

28 février 2044

Je suis arrivée aujourd'hui à Paris. Je préfère ne pas te raconter, tu ne me croirais pas. Tu dirais que j'exagère, que tu as déjà vu Paris, tout de même, sur le téléphone de maman. C'est comme dans ces films que tu regardais, bien sûr, mais en même temps, ça n'a rien à voir. Tout est si différent. L'air est froid, humide, et le ciel est gris. Cependant je me sens légère. Rien ici ne

ressemble à ce que tu as connu. Le béton encercle les rues, les lignes droites tracent un vide qui me désoriente. Je m'arrête devant chaque édifice et j' imagine comment je l'aurais construit, moi. Je réarchitecture.

J'ajoute des espaces pour le vent.

J'ajoute des prises pour la flore.

J'ajoute des interstices pour le soleil.

Et surtout, j'ajoute de la terre.

Je suis seule ce soir dans ma chambre, chez une tante de Camille, ma correspondante à l'Upload. Je n'arrive pas à dormir. Je me rappelle que sans les économies de nos parents, je ne serais pas ici. Notre père passait ses journées à porter des sacs de sable et de ciment sous une chaleur étouffante. Notre mère, elle, cousait la nuit, les doigts abîmés par le fil et les tissus rêches. Ils ont tout misé sur moi. Ils ont gratté chaque dirham, sacrifié leurs besoins, ralenti leurs rêves. Chaque dépense comptait. Les billets de train et de bateau, le visa, les vêtements, le pécule du voyage... tout reposait sur ces économies préservées au fil des années. C'est leur sueur, leurs veilles, leur entêtement silencieux qui m'ont portée jusqu'ici.

Ils disaient : « Va construire ailleurs un monde meilleur. Ici, il n'est pas encore temps. Tu reviendras, plus tard. Quand ça ira mieux. Si tu veux. »

Je pense à eux tous les jours. Je n'ai pas le droit de les décevoir. Demain, je prendrai le train pour Compiègne.

29 février 2044

Par la fenêtre du train, je vois les routes qui serpentent, le vert des forêts, les champs bien rangés. Quelques arbres, encore bien jeunes, les bordent. J'imagine sans peine les étendues infinies de l'agriculture industrielle qui dominaient il y a quelques années seulement. J'essaie de comprendre la structure des villages que l'on traverse, d'en ressentir la vitalité. J'aperçois le canal dont, souviens-toi, on parlait jusque chez nous quand les luttes battaient leur plein. Les jeunes criaient «Méga canal, non merci!» en tendant des fleurs des champs aux policiers qui les contenaient. Tu les trouvais beaux avec leurs tignasses hirsutes et leurs peintures de guerre multicolores.

La vitre de la fenêtre du train me renvoie aussi une partie de mon reflet. Tu ne me reconnaîtrais pas. Il y a quelques jours seulement, mes cheveux flamboyaient sous la chaleur du désert. Aujourd'hui, ils s'éteignent sous la pluie froide de la Picardie. Mes yeux paraissent tristes, mais rassure-toi, ils sont seulement un peu préoccupés. Je ne me reconnais pas non plus. Passer de la djellaba au pantalon a été un vrai choc. Je me suis sentie à l'étroit, mon corps refusait d'admettre qu'il avait changé de latitude. Pour autant, je n'ai jamais quitté ma ceinture de cuir, héritée, patinée par le temps, tannée par les luttes silencieuses de nos ancêtres. Elle est restée mon ancrage, mon lien avec toi. Camille doit m'attendre à la gare. J'espère qu'elle n'aura pas oublié. Le 29 février, on oublie parfois qu'il existe.

Je suis allongée sur un petit lit. Il est incroyablement confortable. Camille m'a expliqué que la structure en bois était faite avec les arbres de la forêt alentour, le matelas essentiellement avec du chanvre qu'ils cultivent et d'autres composants dont j'ai oublié les noms, et que le duvet était rembourré avec des plumes d'oiseaux qu'ils ont ramassées. Elle était fière que les Ups, c'est comme ça que s'appellent les membres de l'Upload, soient autonomes dans nombre de domaines.

1^{er} mars 2044

Je t'écris cette phrase avec laquelle je me suis endormie et dont je me souviens encore ce matin : l'Upload, c'est notre chance de changer le cours des choses. Pour nous et pour les autres. De contribuer, à notre manière, à un monde plus juste, comme on en a toujours rêvé.

On me dit bonjour. On me demande si ça va. On me dit bienvenue. On me sourit. Je souris, je dis bonjour, je dis que ça va. Je suis une goutte perdue dans le flot. Je sors, un peu sonnée. Je marche droit devant, sans réfléchir, pour trouver un endroit où manger, je n'ai pas faim du tout. Une fille m'aborde : « Tu es nouvelle ? – Oui. – Tu as pris un p'tit dej ? – Non. – Viens, suis-moi. » Elle, c'était Sara. Je ne vais pas t'écrire les noms de toutes celles et ceux qui se sont occupés de moi aujourd'hui. J'avais l'impression d'avoir dix mamans autour de moi.

J'ai accompagné Camille ce matin à un atelier sur la préfiguration. J'en avais déjà entendu parler à Zagora. Camille jouait le rôle d'une conservatrice : pour le

moment, notre système n'est pas parfait, il y a des très riches et des très pauvres; des gens qui meurent de faim tandis que d'autres jettent de la nourriture tous les jours; mais il ne faut surtout pas le changer, parce que, plus tard, ça va s'améliorer petit à petit. Liu jouait une progressiste, mais en fait elle tenait à peu près le même discours : le monde sera mieux quand on s'en occupera, mais pour le moment l'important c'est de d'abord prendre le pouvoir, sinon on ne peut rien changer, n'est-ce pas? On fera des trucs chouettes, mais après, et pour le moment on doit continuer de faire des trucs un peu sales, mais parce que le monde est comme ça, on a pas le choix, la fin justifie les moyens.

J'étais dans le camp des préfigureurs. On expliquait que c'était exactement l'inverse, que les moyens justifiaient la fin! Qu'on pouvait changer le monde tout de suite, ici et maintenant, par nos actes. Tu fabriques directement la société que tu veux. Par exemple, si tu veux l'égalité hommes-femmes, et bien tu la fais, point. Tu te cherches pas d'excuses sur le fait que les femmes pour le moment ceci ou les hommes pour le moment cela. Je te raconte ça, mais à ton âge, ça doit te paraître un peu abstrait... Bon, pour simplifier, si tu veux un monde où les gens rigolent et sont généreux, alors toi et tes copains et tes copines, vous rigolez souvent et vous partagez avec les autres. Ça fait exister ce monde. C'est aussi simple que ça.

L'après-midi, tu me croiras pas, c'était concours de falafel. Ta spécialité! On les a faits avec des fèves récoltées le matin même, du vinaigre à la place du citron, de l'huile de tournesol et des épices que je ne connaissais

même pas. Bref, il n'y avait aucun ingrédient de notre recette à nous, et pourtant ça y ressemblait tout de même beaucoup. J'ai pu leur montrer comment tu fais depuis toute petite pour malaxer la pâte entre tes mains. J'étais timide, mais assez fière en même temps. J'ai gagné le prix du plus beau falafel, mais je crois que c'était une façon de me souhaiter la bienvenue. Mais quand même, j'étais fière.

2 mars 2044

J'ai passé la journée au potager, avec Sacha. Il est très gentil. Il parle beaucoup de Camille, je me demande s'il n'est pas amoureux d'elle. C'est incroyable comme tout est vert et humide. J'avais de la terre jusqu'aux oreilles! On a repiqué des poireaux qu'il avait fait pousser en pépinière dans des bacs de la serre. Dans un petit bac de 50 centimètres sur 20, il y avait plusieurs centaines de poireaux. Deux par deux, à genoux chacun d'un côté d'un carré de culture, on enlevait la paille, on désherbait un peu, puis on faisait un petit trou avec un morceau de bambou et on plaçait la petite tige de poireau. Certains fredonnaient des chansons ou récitaient des poèmes.

3 mars 2044

Aujourd'hui, j'ai fait de l'informatique. On a branché des tas de trucs pour faire un petit réseau entre plusieurs chambres. On pouvait s'envoyer des messages en direct sur des vieux ordinateurs. J'ai pas compris grand-

chose, mais c'était amusant. Je découvre tellement de trucs ! Demain, je me demande si je vais monter dans un vaisseau spatial ou apprendre à parler chinois. Sinon, je retournerai au jardin ; j'ai vraiment aimé ce moment. C'est peut-être cette activité que je vais approfondir ici.

6 mars 2044

Je ne t'ai pas écrit depuis avant-hier. Je traîne un peu le matin, j'avoue. Tu te moquerais de moi, toi qui étais toujours la première levée. Le soir on se raconte nos vies. Je raconte un peu la tienne, j'espère que tu ne m'en voudras pas, ça intéresse les gens d'ici. Je continue de penser à toi, ne t'inquiète pas. Je crois que je suis heureuse.

7 mars 2044

Je viens d'avoir un frisson en passant devant une affiche : « Chantier autogéré pour la construction de la salle de formation numéro 10, on démarre le 10 à 10 heures. » Dessiné au feutre, il y a un personnage de petite fille qui reproduit un plan par terre. C'est incroyable. La petite fille, c'est toi ! Je crois que c'est le moment pour moi de faire ce dont tu as toujours rêvé. J'ai sorti mon calepin pour t'écrire ces quelques mots et copier le dessin. Alors, qu'en dis-tu ? Incroyable, n'est-ce pas ?

J'ai repensé toute la journée aux principes que tu voulais défendre pour une architecture sociale,

conviviale et écologique, à ces idées picorées sur le Web que tu colportais à tous les vents. Ressources : créer à partir d'une matière déjà là. Biodiversité : intégrer les végétaux, au-dessus, tout autour, dedans même, vivre avec, vivre au sein. Équité : penser à ce que chacun puisse accéder aux espaces qui lui sont utiles. Autonomie : savoir faire fonctionner et savoir réparer. Partage : construire et apprendre ensemble. Commun : posséder et gérer ensemble.

10 mars 2044

Ce matin, je me tenais à 10 mètres du chantier. Je crois que je m'en souviendrai longtemps. J'ai hésité. Est-ce que j'avais ma place ici? Est-ce que je devais rester? Mais mes jambes ont avancé toutes seules. Une femme que je n'avais encore jamais vue m'a accueillie, cheveux en chignon, mains pleines de terre, large sourire grand ouvert :

— Bienvenue. C'est quoi ton trip?

Silence.

— Comprendre.

Quelques secondes. Puis :

— Aider?

— Si je peux. Peut-être rester.

Elle m'a dit «D'accord». Le projet c'est de construire une salle de travail collectif. Mes souvenirs sont remontés pendant qu'elle parlait. Je te voyais en train de bâtir des maisons arrondies avec du sable, des herbes et un peu d'eau. Comme si tu avais préparé ce moment depuis toujours. Elle m'a expliqué leur fonctionnement, les

gens travaillent ensemble, apprennent ensemble, il n'y a pas d'architecte, pas de conductrice de travaux, pas de cheffe. Chacune discute et s'organise avec toutes. Les plans sont exposés à toutes. N'importe qui peut demander à les modifier. On en discute. On prend le temps. Lors des réunions, tout le monde a le même droit à la parole. Les bavardes doivent faire des efforts, elle en sait quelque chose. Elle est bavarde. On cherche des consensus. Elle m'a dit des tas d'autres choses que je n'ai pas retenues. Elle est bavarde. Et elle s'appelle Iliade.

J'ai demandé : « Vous connaissez les dômes en torchis? »

13 mars 2044

Je retourne chaque jour au chantier, des nouveaux plans roulés sous le bras. J'ai proposé un système de ventilation naturelle. Il s'inspire des tours à vent de chez nous. J'ai repensé le dispositif pour le dôme et le climat picard. Je te raconterai plus tard le reste, je suis naze, on y est du matin au soir et c'est génial. Je suis hyper contente. J'aide vachement, tu serais fière de moi... Sauf peut-être pour le langage, maman m'engueulerait si elle m'entendait!

16 mars 2044

L'air sentait le bois coupé et la terre mouillée, le mélange dégageait un parfum de pain chaud. Le soleil qui filtrait entre les arbres m'éblouissait. Les feuilles mortes recouvraient le sol comme un tapis d'ombres,

posé là, comme une cérémonie silencieuse prête à m'accueillir.

C'est là que je l'ai vu.

Un homme, accroupi, concentré, en train de s'affairer sur un panneau solaire. Nos regards se sont croisés. Instant suspendu. Ses yeux noirs, profonds, m'ont frappée. Il y avait dans ce regard quelque chose de brûlant, de calme et de déterminé à la fois. Une même volonté de changer les choses, patiemment, sans relâche. Sa peau ambrée m'a rappelé les lumières de ton désert. Ses cheveux noirs, un peu en bataille, et sa barbe fine encadraient ce visage que j'aurais pu croire venu de chez toi. Ce n'était pas chez toi, pas chez nous, et pourtant, pendant une seconde, je m'y suis sentie à nouveau, transportée.

Ce jour-là, on s'est juste regardés.

Pas un mot. Mais quelque chose a commencé.

21 mars 2044

Aujourd'hui, il m'a parlé.

J'étais seule sous l'auvent à annoter des croquis quand il s'est approché. Il m'a demandé si c'était moi, « la fille du dôme en torchis ». J'ai ri. Il a tendu la main.

— Samir Élia. Je pose les panneaux, là-bas, a-t-il dit en me montrant la serre.

La conversation a duré longtemps. On a parlé de nos régions, de nos familles, du vent, des choses qu'on voulait bâtir enfants. Il connaissait les tours à vent. Il m'a demandé si j'en avais déjà construit une de mes propres

maines. J'ai dit « Non, pas encore ». Il a souri : « Alors, on commence quand ? »

J'ai eu envie de dire demain.

J'ai eu envie de dire tout de suite.

J'ai eu envie de dire dès que j'ai fini le dôme.

J'ai même cru qu'il allait m'embrasser. Ça va, ne rougit pas, je ne suis plus une gamine comme toi !

7 juillet 2044

Je suis restée alitée toute la journée. Les virus, d'habitude, ne sont pas pour moi, mais cette fois, je n'y ai pas échappé. L'épidémie qui touche la région est sévère. Je ne t'oublie pas, je ne t'oublierai jamais, mais emportée par la force de mes journées, je ne prends plus le temps de t'écrire. Ce soir, je te raconte un peu.

Je repense à ces dernières semaines.

À tout ce qui a changé depuis que Samir a posé les yeux sur moi.

On a envie d'un lieu vivant, d'un lieu qui se répare, qui répare, qui rassemble. Un endroit où l'on pouvait recommencer, autrement, doucement, patiemment.

On a travaillé ensemble, mangé ensemble, découvert la ville et la forêt ensemble.

On a dormi ensemble.

On a veillé ensemble.

On a réparé ensemble.

On a appris ensemble.

On a exploré ensemble.

On a fabriqué ensemble.

On a pris soin, ensemble, de nous et des autres.

On a modelé des murs en terre. On les a enduits de chaux, décorés de mosaïques, de slogans doux et de poèmes. On a érigé des petites éoliennes. On a planté des ronces sans épines à leurs pieds pour qu'elles les escaladent. Hier on a cueilli quelques mûres déjà noires. On a un projet de qanat. Il y a tant à faire.

21 juin 2045

On voyait bien dès le matin les nuages s'amonceler.

On sentait le vent enfler.

On sentait l'air se serrer.

On sentait l'après-midi se tendre.

Je l'ai sentie, moi peut-être avant les autres. Ces signes je les connais, ce sont les mêmes ici que chez nous. Pourtant je n'ai rien dit. Personne n'a rien dit. Conjuraison. Même quand la tempête a éclaté, personne n'a pas réalisé tout de suite. Même quand ça a commencé.

Ça a commencé par le bruit d'une pluie si brutale qu'on aurait dit des cailloux qui tombaient sur le toit.

Ça a commencé par la grêle.

Ça a commencé par le tonnerre.

Ça a commencé par les éclairs.

Ça a commencé par des ruisseaux à la place des chemins.

Ça a commencé par une fenêtre qui s'ouvre, qui claque et qui se brise.

Ça a commencé par des cris.

Ça a commencé par les branches des arbres qui se sont mises à danser, puis à craquer.

Ça a commencé par des gens qui courraient pour colmater des fuites, ici et là.

Ça a commencé par Samir qui est sorti.

Le vent avait déjà arraché les panneaux du toit de la serre. Les panneaux avaient emporté des morceaux de la couverture. La pluie entrait de partout et les capteurs prenaient l'eau. Elle battait si fort qu'on n'arrivait plus à se parler. On était une dizaine à essayer de sauver ce qu'on pouvait. On ne voyait presque plus rien non plus. Les torches étaient des petits points blanchâtres qui frétilaient, mais elles n'éclairaient rien du tout. Tout était noyé : les pieds de tomate, d'aubergine, les salades. Tout était noyé. Dans les bacs, les pots flottaient comme des radeaux à la dérive. Une étagère s'était écroulée.

Samir était juste en face de moi, et pourtant il criait et il faisait des grands gestes pour se faire comprendre. On est allé voir le dôme. Il avait résisté. Soulagement. Samir me regardait, me souriait. J'allais lui rendre son sourire. Mais quelque chose a bougé. Quelque chose s'est mis à rouler sur le flanc droit du dôme. Quelque chose s'est mis à glisser. Je n'ai pas tout de suite compris. J'ai compris que ça vacillait. J'ai couru. J'ai posé mes mains. J'ai voulu le soutenir. Samir m'a rattrapée, m'a écartée.

Le dôme s'est effondré.

Je me suis effondrée.

Samir m'a serrée contre lui, a pris dans les siennes mes mains pleines de boue.

Ici, comme ailleurs, rien n'est garanti. Même ce qu'on croit solide peut tomber. Même ce qu'on bâtit

avec nos propres mains, avec le cœur, en y mettant notre force et notre amour. J'ai ressenti la peur. Une peur sourde, profonde, celle qui serre la gorge et glace les mains. La peur de tout perdre. La peur que tout ce que nous construisions ici puisse d'un coup disparaître.

Je me suis laissée porter par les autres le reste de la nuit, tout le temps qu'a duré la tempête. Aider, ici, Marion blessée par la chute d'un arbre et dont la jambe est sûrement cassée. Aider, là, Antoine à faire fonctionner le poêle malgré le bois détrempe pour réchauffer les corps. Porter de la paille avec Léo-Quinh pour assécher le passage qui mène à la réserve. Trouver une bâche avec Ninés pour sécuriser les ordinateurs.

Je ne suis pas retournée au dôme le soir même, mais le lendemain. Des ruines.

C'est pourquoi j'ai eu besoin de renouer avec toi, avec ta voix en moi qui m'aide à me rappeler.

C'est pourquoi j'ai choisi de continuer.

C'est pourquoi j'ai choisi de partir.

22 juin 2045

Le calme est de retour. Une pluie fine persiste, le vent a disparu. Des dizaines d'arbres sont couchés ou fendus, le potager est ravagé, des chemins ont disparu. Malgré ce qui s'est passé hier soir, la boue, la peur, la serre noyée, le dôme écroulé, je sens que quelque chose tient. Ce n'est pas la première fois que les Ups vivent ça, et certainement pas la dernière. Ils continueront, bien sûr. J'admire et je respecte leur force.

Le ciel est encore menaçant, mais on sait que c'est fini. Tout le monde, néanmoins, attend. Les uns chantent doucement ou dansent lentement, d'autres jouent aux cartes, d'autres encore somnolent pour récupérer.

J'ai regardé Samir.

Dans ses yeux, il n'y avait pas de peur. Seulement cette lumière tranquille qu'il porte en lui, même dans les tempêtes.

Il a dit :

— Demain, on rallumera la lumière.

Demain, on recommencera.

Mais pour moi, ce ne sera pas ici, ce sera ailleurs.
Peut-être chez moi.

Je ne sais pas si Samir me suivra.

23 juin 2045

Les Ups se sont levés plus tôt que de coutume, tandis que le soleil allumait un ciel exempt de tout nuage, vierge, purifié.

Ils vont reconstruire.

Chacun a apporté ce qu'il pouvait : ses bras, ses outils, ses idées, son sourire, sa volonté, sa fragilité.

Ils vont recommencer.

Je les regardais faire avec fierté.

Certains ont commencé à nettoyer.

Certains ont commencé à déblayer.

Certains ont commencé à transporter.

Certains ont commencé, même, à replanter.

Certains ont commencé, déjà, à remonter des murs.

À la serre, avec Samir, certains ont commencé à préparer de nouveaux supports pour les panneaux. Ils ne pouvaient pas les réparer, il y avait trop de dégâts. Il y a un atelier à Amiens, alors Johan et Pierre sont partis ce matin avec deux vélos-cargos. «Ça va prendre deux ou trois semaines», ont-ils prévenu.

Au dôme, certains ont commencé à préparer un torchis comme celui que je le leur avais montré.

Ce monde n'était pas parfait.

Mais il respirait.

Il pulsait. Il poussait.

C'était un monde de gestes simples, de matière brute, de lumière.

Un monde où je me sentais utile. Aimée. Alignée.

J'ai relu mon carnet.

Et je me suis souvenue pourquoi j'étais là.

J'ai commencé à rassembler mes affaires.

27 juin 2045

Voilà trois jours que je m'enferme à la bibliothèque de l'Upload. Je fais des copies sur microfilms de plans, de journaux de bord, de chartes, de vadémécums, d'histoires... je me laisse un peu emporter, et j'ajoute la déclaration de la Commune de Paris libre et indépendante de 2042, les premières constitutions d'autogestion, les déjà 17 versions de celle de l'Upload, les accords signés avec la région autonome de Picardie, les traités de non-exploitation du vivant...

Je viens de boucler mon sac. Je n'emporte presque que ces documents. C'est tout ce dont j'ai besoin pour

reconstruire un autre Upload, pour essaimer. J'ai aussi un billet de train. J'ai un petit ordinateur à encre électronique. J'ai de quoi tenir financièrement quelques semaines, le vote a été unanime pour me dégager un pécule. J'insère une brosse à dents et une petite pharmacie de secours. Je force un peu pour faire entrer mon duvet.

On sera en contact, on se l'est promis, tous les jours. Je téléphonerai, j'écirai des lettres et des mails quand je trouverai de la connexion. On échangera des conseils, des encouragements, on s'échangera ce qui pousse ici contre ce qui poussera là-bas. On s'aidera. On rêvera de mille Upload partout autour de la Terre. Un archipel. Une fédération. Tous unis. Chacun singulier. On est tristes de se quitter et tellement excités par cette perspective.

Je ressens tout ce qu'ils mettent en moi, ce que mon voyage représente pour eux. Leur confiance et leur espoir. Les mêmes que ceux de nos parents un an plus tôt. « Va, petite Lalla Khadija. Va construire ailleurs un monde meilleur. On compte sur toi. On mise tout sur toi. » Toi aussi tu me disais : « On mise tout sur toi. » Je penserai à vous tous les jours. Je n'aurai pas le droit de vous décevoir.

Samir dit qu'il me rejoindra.

Quand il en aura fini avec la serre.

Peut-être.

#valeur·soutenabilité·ressources

#levier·politiser·préfiguration

#tension·progrès·résilience

**→MANIFESTE
SOLARPUNK**

Manifeste solarpunk

Source : The Solarpunk Community, *Un Manifeste Solarpunk*, traduit par Matthieu C., <https://re-des.org/un-manifest-solarpunk-francais/>, licence : CC BY-SA.

Beaucoup ont écrit à propos du Solarpunk durant les dernières décennies et en particulier depuis 2014, pourtant le genre n'est pas encore clairement défini.

Ce Manifeste Solarpunk est une réadaptation créative des idées écrites par de nombreuses personnes sur le Solarpunk. Ces idées peuvent être principalement retrouvées dans *Solarpunk: a reference guide* (lisible ici : <https://medium.com/solarpunks/solarpunk-a-reference-guide-8bcf18871965>) et dans *Solarpunk: Notes towards a Manifesto* par Adam Flynn, (qui peut être lu ici : <https://hieroglyph.asu.edu/2014/09/solarpunk-notes-toward-a-manifesto/>).

Le Solarpunk est un mouvement qui englobe fiction spéculative, art, mode et activisme. Il cherche à répondre et à incarner la question «à quoi ressemble une civilisation durable et comment peut-on y parvenir?»

Les esthétiques du Solarpunk mêlent le pratique à l'esthétique, le bien conçu au vert et luxuriant, le brillant et coloré au terreux et solide.

Le Solarpunk peut être utopique, simplement optimiste ou même s'intéresser aux luttes vers un monde meilleur, mais jamais être dystopique. Alors que notre monde devient de plus en plus tumultueux, nous avons besoin de solutions, pas de simples avertissements.

Des solutions pour prospérer sans combustibles fossiles, pour gérer équitablement la véritable pénurie et partager l'abondance au lieu d'alimenter une fausse pénurie et une fausse abondance. Être bons les uns avec les autres et avec la planète que nous partageons.

Le Solarpunk est à la fois une vision du futur, une provocation réfléchie, une manière de vivre et un ensemble de propositions pour y parvenir.

1. Nous sommes solarpunks parce que l'optimisme nous a été volé et que nous cherchons à le récupérer.
2. Nous sommes solarpunks parce que les seules autres options sont le déni et le désespoir.
3. L'essence du solarpunk est une vision de l'avenir qui incarne le meilleur de ce que l'humanité peut accomplir : un monde post-pénurie, post-hiérarchie, post-capitalisme où l'humanité se considère comme une partie de la nature et où les énergies propres remplacent les combustibles fossiles.
4. Le «punk» de solarpunk désigne la rébellion, la contre-culture, le post-capitalisme, le décolonialisme et l'enthousiasme. Il s'agit d'aller dans une autre direction que la conventionnelle, qui est de plus en plus alarmante.
5. Le solarpunk est un mouvement autant qu'un genre : il s'agit non seulement des histoires, mais aussi de la manière de les rendre réelles.

6. Le solarpunk embrasse diverses tactiques : il n'y a pas une manière unique d'être solarpunk. À la place, diverses communautés de par le monde en ont adopté le nom et les idées et ont bâti des petites niches de révolutions autonomes.
7. Le solarpunk fournit une nouvelle perspective précieuse, un paradigme et un vocabulaire avec lesquels nous pouvons décrire un futur possible. Au lieu d'embrasser le rétrofuturisme, le Solarpunk se tourne entièrement vers l'avenir. Pas un futur alternatif, mais un futur possible.
8. Notre futurisme n'est pas nihiliste comme le cyberpunk et évite les tendances potentiellement quasi-réactionnaires du steampunk : il traite d'ingéniosité, de générativité, d'indépendance et de communauté.
9. Le solarpunk met l'accent sur la durabilité environnementale et la justice sociale.
10. Le solarpunk cherche à trouver des façons de rendre la vie plus belle pour nous maintenant, mais aussi pour les générations qui vont nous succéder.
11. Notre avenir suppose la réutilisation de ce que nous possédons déjà et, si nécessaire, sa transformation pour lui donner une autre utilisation. Imaginez les «villes intelligentes» abandonnées à la faveur d'une citoyenneté intelligente.
12. Le solarpunk reconnaît l'influence historique que la politique et la science-fiction ont eu l'une sur l'autre.
13. Le solarpunk reconnaît la science-fiction non seulement comme un divertissement mais aussi comme une forme d'activisme.

14. Le solarpunk veut contrer les scénarios d'une terre mourante, d'un insurmontable fossé entre riches et pauvres, et d'une société contrôlée par les corporations. Pas dans des centaines d'années, mais maintenant.
15. Le solarpunk c'est la culture maker de la jeunesse, c'est des réseaux et solutions énergétiques locaux, c'est des façons de créer des systèmes autonomes qui fonctionnent. C'est un amour du monde.
16. La culture solarpunk inclut toutes les cultures, religions, aptitudes, sexes, genres et identités sexuelles.
17. Le solarpunk est l'idée d'une humanité qui atteindrait une évolution sociale qui n'embrasserait pas seulement une simple tolérance, mais également une compassion et une acceptation plus complètes.
18. Les esthétiques visuelles du solarpunk sont ouvertes et évolutives. En l'état, c'est un mashup de :
 1. L'âge de la voile et le mythe de la Frontière des années 1800 (mais avec plus de bicyclettes);
 2. La réutilisation créative d'infrastructures existantes (parfois post-apocalyptiques, parfois contemporaines-étranges);
 3. Une technologie appropriée;
 4. L'Art nouveau;
 5. Hayao Miyazaki;
 6. Des innovations dans le style Jugaad provenant du monde non-Occidental;
 7. Des back-ends de pointe avec des résultats simples et élégants.

19. Le solarpunk se passe dans un futur bâti en suivant les principes du nouvel urbanisme ou du nouveau piétonnisme ainsi que de la durabilité environnementale.
20. Le solarpunk conçoit un environnement construit adapté de manière créative pour tirer parti de l'énergie solaire en utilisant, entre autres, différentes technologies. L'objectif est de promouvoir l'autosuffisance et la vie dans les limites naturelles.
21. Dans le solarpunk, nous avons réussi à faire machine arrière juste à temps pour arrêter la lente destruction de notre planète. Nous avons appris à utiliser la science avec sagesse, pour l'amélioration de notre condition de vie en tant que partie de notre planète. Nous ne sommes plus des chef·fe·s suprêmes. Nous sommes des soigneur·se·s. Nous sommes des jardinier·ère·s.
22. Le solarpunk :
 1. est diversifié ;
 2. a de la place pour que spiritualité et science puissent coexister ;
 3. est beau ;
 4. peut arriver. Maintenant.

Traduit par Matthieu C.

**→ NOS
FUTURS**

Nos futurs

Solarpunk · Un mot-valise un peu fourre-tout

Le solarpunk est un genre artistique qui se constitue en opposition au cyberpunk (comme l'ouvrage *Neuromancer* de William Gibson, le film *Blade Runner* de Ridley Scott...). Ce dernier désigne les œuvres anticipant des univers technologiquement avancés (robot, voyages spatiaux, IA...) où l'humanité a suivi une voie indésirable et a échoué ou renoncé devant les conséquences négatives de ce développement technique (guerres, autoritarisme, famine, pollution...). Au contraire, le solarpunk adopte une posture positive avec laquelle il s'agit de tracer des voies pour rendre la vie meilleure ici et maintenant, et plus encore pour les générations futures, ainsi que l'explique Adam Flynn (2014) dans ses notes pour un manifeste solarpunk.

Le solarpunk vise donc à imaginer des futurs désirables (solar), alternatifs, voire opposés, à notre trajectoire actuelle (punk). C'est un mot-valise qui associe, d'un côté, l'imaginaire contestataire et de résistance à la société capitaliste du mouvement punk avec, de l'autre, la recherche d'une projection optimiste. Ainsi, c'est également un oxymore, le slogan *no future* du mouvement punk, à dominante pessimiste, voire nihiliste, s'associe à priori mal avec le désir d'un monde meilleur.

C'est aussi un terme un peu fourre-tout. Il est forgé en 2008 sur le blog californien *Republic of the Bees* consacré à la transition des énergies fossiles vers les énergies renouvelables. Cette première influence, restée prégnante aujourd'hui, mobilise ainsi le terme solar dans sa référence à l'énergie solaire. Mais, tout comme nous le ferons à notre tour, il est également pris pour son acception lumineuse, au sens d'un avenir radieux. Dans la continuité des énergies solaires, le solarpunk se penche sur les énergies éoliennes ou géothermiques (Rumpala, 2017), il s'intéresse ensuite à la ville, notamment sous l'angle de la résilience devant la menace du réchauffement climatique, via l'agriculture urbaine, les matériaux mobilisés pour la construction (la terre cuite par exemple) ou encore la végétalisation et le réusage (Gargov, 2022). Il oscille entre une culture low-tech, *do it yourself* (DIY) faite d'objets simples à échelle humaine, et des perspectives *high-tech*, parfois ouvertement technosolutionnistes ; et la volonté de concilier les deux. Adam Flynn imagine ainsi des systèmes d'irrigation capables d'alimenter des terrasses agricoles en même temps que des ordinateurs. Le solarpunk cherche à articuler ces trajectoires techniques empreintes de soutenabilité écologique et de justice sociale à travers le concept de commun, via la décentralisation des organisations humaines et le partage de la propriété et du pouvoir (Guimbretière, 2023).

Explorer le subreddit [r/solarpunk](https://www.reddit.com/r/solarpunk/) (<https://www.reddit.com/r/solarpunk/>) ou le mot-dièse #solarpunk sur Mastodon (<https://framapiaf.org/deck/tags/Solarpunk>) permet d'avoir un aperçu des appropriations

récentes du genre. On y trouve, en vrac, des panneaux solaires, par exemple ceux qui couvrent les toits de la ville d'Alep en Syrie, des cargos à voile, comme le Beluga SkySails qui a également inspiré *Republic of the Bees*, des dessins de villes où les arbres poussent entre des immeubles aux architectures audacieuses, des univers massivement multijoueurs (MMO) consistant à développer des modes de vie harmonieux, ou encore des photos de quartiers urbains végétalisés, en Chine notamment. On promeut des recueils de nouvelles (en français chez les Ateliers de l'Antémonde ou Copie Gauche) ou des expériences réelles qui défendent les valeurs de soin et d'entraide – avec des réfrigérateurs en libre-service pour les personnes qui n'en disposent pas –, de diversité – ethnique ou sexuelle –, et de variabilité – c'est-à-dire la coexistence d'expériences différentes et évolutives. On trouve aussi des jeux vidéo plus proches du survivalisme, consistant à défendre une ville paradisiaque au milieu d'un désert hostile. On rencontre encore des serveurs informatiques à énergie solaire, sans batterie, intermittents et peu performants au regard des standards actuels (*permacomputing*) en même temps que des moissonneuses autoroutières exploitant des routes abandonnées pour y cultiver des céréales. On voit pourtant mal l'aboutissement de ces projets sans le recours à des infrastructures et organisations capitalistes ou étatiques de grande ampleur. On notera enfin que le solarpunk se manifeste aussi par ce qu'il ne veut pas être : il est donc unanimement anticapitaliste, condamne le greenwashing, l'autoritarisme écologique et le mythe d'un

retour en arrière rejetant en bloc des sciences et techniques modernes (Maligeay, 2023).

Sur cette base, la définition que nous proposons ici repose sur trois axes à tenir dans le cadre d'une création solarpunk :

- Le solarpunk est *contestataire* et *solaire* : c'est son point de départ; il vise explicitement à prendre le contre-pied de la vision dominante contemporaine focalisée sur la société de consommation pour proposer dans le même mouvement un futur où les humains ont réussi à mieux coexister entre eux et avec les non-humains;
- Le solarpunk est *technocritique* : la technique y occupe une place fondamentale, mais sans technophilie idéalisant le progrès ni technophobie rejetant la constitutivité technique de l'humain;
- Le solarpunk est *réaliste* : son objectif est de développer des imaginaires qui peuvent correspondre à des actions à court terme.

Solaire & contestataire ·

Il y a des alternatives

ÉVITER L'ENFERMEMENT

(OUVRIR LE FUTUR CONTRE LE PRÉSENT)

Le cyberpunk, en tant que science-fiction dystopique, porte une critique de notre trajectoire socio-technique actuelle. Cependant, dans ce même geste, elle ancre en quelque sorte cette trajectoire dans une forme d'inéluctabilité. Elle oriente nos imaginaires vers un futur dont il faudrait se préserver, qu'il faudrait éviter, mais qu'elle

rend possible, voire probable, par le récit qu'elle en fait. *Do Androids Dream of Electric Sheep?*, *Her* ou *Le Successeur de Pierre* portent des critiques acerbes sur l'IA et, en même temps, fascinent et inspirent les ingénieurs de la Silicon Valley. Une fois les récits intégrés à la culture dominante, la critique s'émousse (Guimbretière, 2023) et la logique technosolutionniste prend alors le dessus : aux problèmes relevés aujourd'hui nous trouverons des solutions chemin faisant (merci au passage, cher Gibson, cher K. Dick, de nous avoir éclairés, on vous a lu attentivement, ça nous aidera!).

Cette forme de science-fiction résonne en cela avec le mot d'ordre du néolibéralisme, forgé au début des années 1980 et incarné par la formule thatchérienne «Il n'y a pas d'alternative» (*There Is No Alternative*, dite «TINA»), ou le concept de fin de l'histoire de Francis Fukuyama (1992). Mais Kim Stanley Robinson (2018) distingue la dystopie de l'anti-utopie. La dystopie comme l'utopie sont avant tout des critiques de la trajectoire actuelle du monde, qui peuvent être porteuses d'espoir et de mise en action même si elles jouent sur des registres différents. En revanche l'anti-utopie affirme que toute volonté de changer le présent est vouée à l'échec ou à l'empirer. Les utopies ont déjà été testées (en référence notamment à l'URSS) et elles ne fonctionnent pas (comme le disait Fukuyama, la démocratie libérale est le seul et dernier modèle d'organisation politique humaine). C'est normal, puisque ce sont des utopies – par définition elles sont en dehors du monde –, et lorsque le réel reprend le

dessus, elles s'écroulent et produisent un monde pire encore que celui que l'on s'évertuait à construire, nous, personnes sérieuses bien ancrées dans la réalité. Nous, nous savons que le monde n'est pas parfait, nous le *savons* (nous sommes une caste supérieure capable de nous occuper de ce monde complexe que vous ne pouvez pas bien appréhender, vous, simples citoyens), et nous cherchons à construire le monde le moins mauvais possible (et nous le faisons pour vous, soyez-en reconnaissants). Nous nous occupons de le concevoir, contentez-vous de vous y adapter. Si vous vous mettez à imaginer un monde meilleur, vous générerez de la déception, et comme vous entraînerez d'autres personnes dans cette déception, nous ne pouvons pas vous laisser faire. Bref, n'en parlons plus, et surtout, n'y pensons plus.

Pourtant, le recul historique sur notre système (les guerres mondiales ou le risque nucléaire), son état présent (disparités sociales entre le Nord et les Suds, à l'intérieur même des pays européens ou nord-américains) et ses projections futures (écroulements écologiques ou reconcentration des pouvoirs) permettent légitimement de douter que le système actuel soit le meilleur des mondes possibles. Son maintien (dans le temps et dans l'espace) n'est donc peut-être pas tant dû à son aptitude à répondre à des besoins de la population (amélioration de la médecine, développement de la démocratie ou croissance de la connaissance scientifique) que dans sa capacité à annihiler tout débat le concernant. C'est certainement la force de tout système dominant, et celle du capitalisme moderne en

particulier : parvenir à persuader que c'est le seul monde possible, ou en tout cas que tout autre système serait pire.

Jean Baudrillard (1970) a mis à jour les mécanismes de la consommation de masse, et leurs effets délétères, en particulier via la confiscation des désirs et l'enfermement dans un cercle vicieux de travailler pour pouvoir consommer et consommer pour pouvoir travailler. L'essentiel de la production industrielle a pour objectif de répondre à des besoins artificiellement construits en vue de faire perdurer un système de production industriel. Chacun (ou presque) dispose d'une télé, d'une voiture ou d'un téléphone... et pourtant il va travailler 8 heures par jour pour pouvoir en changer pour un bien similaire mais plus haut de gamme (plus puissant, plus léger, proposant des fonctions supplémentaires...). Et lorsqu'il sera, finalement, un peu fatigué de courir à l'intérieur de cette roue, on lui rappellera que, s'il ne consomme plus, alors l'usine fermera, qu'il perdra son travail, et que c'est de se nourrir qu'il devra se priver (et pas seulement du dernier smartphone).

RÊVER À NOUVEAU (ET PRÉFIGURER)

Alors, nous rappelle Evelyne Pieiller (2023), il faut rêver à nouveau, faire revivre des imaginaires qui permettent de faire exister des alternatives.

solarpunk peut être un outil de résistance à la résignation (il n'y a rien à faire) et à l'anxiété (je ne peux rien faire) notamment devant le face-à-face entre le capitalisme et l'écologie. L'écoanxiété est l'expression d'une tristesse ou d'une peur face à la dégradation de

l'état écologique de la planète (chute de la biodiversité, pollution, réchauffement climatique...) qui tend à conduire à l'impuissance. Elle résulte notamment de l'aporie entre le discours TINA – notre système est le seul qui puisse exister – et la finitude de notre monde aujourd'hui mise en évidence. La non-durabilité et la non-généralisation sont des propriétés intrinsèques du modèle capitaliste, dont le profit reste réservé à une minorité de la population et dont la pérennité est largement remise en question par les avancées scientifiques dans le domaine écologique, au moins depuis les années 1970 et les travaux du Club de Rome (Meadows, 1972).

Notre système ne peut pas s'étendre et perdurer indéfiniment; il faut donc en sortir. Le solarpunk, en proposant un futur construit autour d'un autre système socio-technique, permet d'imaginer – et donc de faire exister – un monde où ces problèmes sont réellement pris en considération, collectivement. On peut alors espérer dépasser un état d'anxiété, de paralysie et d'inaction par une mise en mouvement qui se joue à deux niveaux.

Premier niveau : la création est en soi un geste qui permet de dépasser le stade d'impuissance. Si je contribue à la production d'alternatives, c'est déjà une résistance au TINA. «Il y a des alternatives, regarde, je les décris ici.» Et si cet imaginaire est capable de provoquer une réaction, alors c'est déjà un acte politique. Les mouvements anti-écologistes qui se manifestent aujourd'hui sont peut-être l'expression de ce modeste, mais réel, décalage de centre de gravité.

Second niveau : le solarpunk peut ensuite être un moteur vers d'autres engagements, militants ou politiques, ou des pratiques préfiguratives, c'est-à-dire qui visent, ici et maintenant, à incarner d'autres modèles de vivre ensemble (Masutti, 2023). La préfiguration rend *de facto* existantes les alternatives. Les conservateurs pourront lui opposer des arguments, typiquement qu'elles seraient non durables ou non généralisables. Dès lors, l'effort de contradiction change de camp, c'est à présent à eux de montrer que ça ne fonctionne pas, engendrant une logique de dissensus, de luttes, et donc, d'alternatives.

(TOUT) CONTRE LE CAPITALISME

Pour rester contestataire, le solarpunk doit être radical, c'est-à-dire affronter les problèmes à la racine : le consumérisme comme mode de vie (voiture, vêtement, tourisme, numérique...), le capitalisme comme mode de domination (certains humains travaillent pour le bénéfice d'autres humains qui possèdent les moyens de production), et même le progrès technique comme évidence (le travail doit servir à construire de nouvelles machines). En cela certains des tropismes actuels du solarpunk sont discutables.

Pour commencer, le geste originel de remplacement des énergies fossiles par l'énergie solaire (ou éolienne) ouvre des discussions sérieuses. Les matières premières nécessaires à la transition vers l'électrique posent notamment des problèmes écologiques essentiels liés à l'exploitation minière et des problèmes de respects des droits humains (Stéphane, 2022). Se focaliser sur la

question énergétique, en imaginant une transition qui prend en charge effectivement la question du changement climatique sans remettre en cause nos modes de consommation (*carbon tunnel vision*), est certainement insuffisant, probablement inutile et peut-être même contre-productif. Les effets rebonds risquent d'absorber les gains opérés (puisque j'ai accès à de l'électricité moins chère, je peux me chauffer plus confortablement ou multiplier mes déplacements) tandis que l'inertie du changement climatique risque de décourager (à quoi bon des efforts pour des améliorations que je ne verrai même pas de mon vivant).

De même, si des villes mieux adaptées au réchauffement climatique et mieux végétalisées paraissent a priori souhaitables, cela peut également conduire à des formes d'acceptation d'un modèle capitaliste verdi (Gargov, 2022), comme s'il suffisait de couvrir les immeubles de mousse pour oublier ce qu'il se passe à l'intérieur. Cela peut aussi conduire à occulter d'autres problématiques tout aussi fondamentales, comme la réalité des déplacements en milieu rural ou le modèle d'une agriculture industrielle tournée vers l'export international plutôt que vers l'alimentation des centres urbains proches.

Contester le capitalisme, c'est ainsi se construire contre le capitalisme :

- On pourra, par exemple, *revendiquer le soin* contre la compétition et la croissance, considérer les humains et les non-humains, vouloir débattre et choisir ensemble les trajectoires

techniques plutôt que de les imposer au monde (Guchet, 2022);

- On pourra *promouvoir le commun* contre la propriété des terres et des machines, que des collectifs décentralisés se constituent pour distribuer le pouvoir sans privatisation ni régulation par des autorités centrales (Ostrom, 2021);
- On pourra encore *vouloir le partage et la convivialité* contre la course au progrès technique, que des collectifs modestes soient en mesure de comprendre les objets qu'ils mobilisent et de décider eux-mêmes de les utiliser ou de ne pas les utiliser (Illich, 1973).

Héritage & bifurcations ·

Pour une technocritique radicale

ON (EN) EST LÀ

«On est là!» était le slogan chanté lors du mouvement des Gilets Jaunes en 2018. En s'appuyant sur le concept d'héritage (Bonnet, Landivar et Monnin, 2021), on peut lui adjoindre un «On en est là» dont l'objectif est de prendre acte de la réalité du présent pour penser le futur.

Penser un monde sans quelque chose, c'est nécessairement d'abord le penser avec. Penser au-delà du capitalisme ou du consumérisme, c'est d'abord penser au sein d'eux. Cette réflexion n'est pas qu'une reconnaissance, celle que les actes du passé ont conduit au présent, mais l'acceptation d'une situation avec laquelle il faut s'arranger, en tant que réalité

physique, biologique, chimique, psychologique, sociale, qui s'impose à nous. Cela ne signifie pas qu'il est souhaitable de maintenir les choses en l'état, mais qu'il est indispensable de repartir de là où on est. En conséquence, hériter s'oppose à l'idée de suspendre brutalement, impose une logique de continuité technique et invite à gérer une situation, à en prendre la responsabilité.

L'héritage concerne toutes les techniques existantes, avec leurs dimensions constitutives, ce qu'elles font des humains, leurs dimensions positives – ce qu'on a envie de conserver – et négatives – ce dont on voudrait se débarrasser, c'est-à-dire dont on voudrait organiser la fermeture.

Cela concerne donc d'abord les plus délétères d'entre elles. On ne peut pas simplement se débarrasser du nucléaire, de l'industrie de l'armement ou du plastique en laissant en plan les infrastructures existantes, des produits nocifs et dangereux disséminés sur la Terre, des centrales déperissantes ou des stocks de missiles. Il faut, au contraire, prendre particulièrement soin de ces techniques. Il faut des projets à long terme, des projets techniquement complexes qui requièrent la mobilisation de l'état de l'art présent pour en prévenir les effets néfastes. Dans le décor solarpunk, il y a des usines qu'on reconvertit, des centres logistiques qu'on réaménage, des datacenters qu'on démonte et recycle... Et ce ne sont pas seulement des décors d'arrière-plan, mais des infrastructures au cœur des préoccupations et des organisations humaines.

Et puis les procédés industriels existants sont nécessaires pour faire du renouvelable, du réparable, de l'appropriable à grande échelle. On a besoin de l'acier pour construire des engrenages et des transmissions mécaniques, du numérique pour mesurer des pollutions et les états des écosystèmes, d'énergie pour déconstruire, de chimie pour recycler et dépolluer, de biologie pour évaluer les impacts et prendre soin... Ainsi, hériter c'est aussi prendre le temps de se demander comment prolonger certains bénéfices de certaines techniques. On voudra, peut-être, faire des sauvegardes et envisager d'autres moyens d'accès avant d'éteindre les serveurs de Wikipédia ou d'OpenStreetMap. On voudra inventer d'autres réseaux de communication avant d'abandonner l'idée d'un réseau mondial à haut débit et à haute disponibilité. On voudra préserver des bibliothèques, des photographies ou des films...

ON VEUT ALLER AILLEURS (ET, NON, ON NE SAIT PAS OÙ)

Michel Grosetti (2003) définit la bifurcation comme un changement important initié par des petites causes. Au sein d'un système social, la bifurcation est un moment particulier où plusieurs directions sont possibles et où des choix auront des conséquences déterminantes sur le futur. C'est aussi une situation toujours en partie imprévisible, qui échappe donc à une planification déterministe *a priori*, mais qui ne relève pas non plus du pur hasard ou de l'inéluctable. La bifurcation peut-être anticipée et on peut s'organiser en conséquence, chercher à faire exister et orienter le changement à

venir. On peut faire l'analogie avec une partie de poker : l'issue est imprévisible, mais cela ne veut pas dire que l'on a aucune prise sur elle. L'observation du passé et du présent, l'étude statistique du futur, les choix que l'on fera à partir de cela fermeront et ouvriront des possibles, conditionnant les alternatives à venir.

On retrouve à nouveau l'articulation avec la préfiguration, lorsque David Graeber (2018) opposait les mouvements révolutionnaires, fondés sur la planification et la bureaucratisation à partir d'idées qui deviennent des règles et des absolus, aux mouvements préfiguratifs, fondés sur la révolution permanente et la possibilité, voire la nécessité, d'accepter la variabilité culturelle, spatiale et temporelle. Il y a des alternatives : leurs possibilités d'existence sont influencées par mes actions présentes, mais je ne peux pour autant pas en programmer l'advenue ni les imposer comme solutions intemporelles et universelles. Au contraire, je dois continuer d'imaginer et de négocier les futurs, de façon collective, de bifurcation en bifurcation.

Le mouvement solarpunk ne définit ainsi pas une charte de ce qu'il est bon de penser ou de faire, ni un projet qui indique où aller. Il défend plutôt la volonté de faire bifurquer le système et la croyance que nos actions jouent un rôle primordial malgré l'absence de maîtrise du processus évolutif.

Rejoindre une entreprise coopérative, renoncer à l'idée d'élévation hiérarchique ou réduire son salaire pour consacrer un mi-temps à un potager partagé ou à une association de cohésion sociale peut préfigurer

un détachement vis-à-vis de la croissance économique. Changer son rapport aux objets, attendre d'avoir vidé ses armoires avant d'acheter de nouveaux vêtements, réparer ou faire réparer, s'organiser pour partager une voiture avec ses voisins, délaissier la nouveauté, peut préfigurer la résistance au progrès, la fermeture de certaines industries et l'ouverture de *repair cafés* et de recycleries. Abandonner le supermarché, manger local, bio, de saison, peut préfigurer le développement d'une permaculture décentralisée contre la privatisation ou l'étatisation de notre alimentation. Participer à la vie d'un festival permet de faire exister d'autres rapports sociaux, d'autres rapports au soin, à la communauté ou à la simplicité, contre la société de consommation. Ces exemples ne sont pas normatifs, ils illustrent simplement des possibles qui s'inscrivent hors de notre trajectoire actuelle, qui emmènent ailleurs. Adopter ces pratiques n'est évidemment pas significatif en termes d'impact direct, mais cela fait exister la possibilité de faire différemment. Cela permet aussi de raconter ces pratiques, et ainsi de boucler entre le récit et l'action, d'une simple torsion, comme pour créer un ruban de Möbius. Raconter pour rendre imaginable, agir et préfigurer pour pouvoir raconter.

TECHNOCRITIQUE (ENTRE TECHNOPHILIE ET TECHNOPHOBIE)

Les concepts d'héritage et de bifurcation forment peut-être une clé pour nous aider à sortir d'une vision dystopique liée à notre dépendance aux techniques. Ne pas

se révolter contre le système techno-capitaliste, c'est laisser traîner des centrales nucléaires et des armements, c'est la promesse de montagnes de déchets non traités, c'est la frustration de ruptures au sein de collectifs humains spatialement étendus ou dispersés, c'est la peur de la famine ou de la maladie. Ne pas se révolter, c'est continuer de peupler la Terre de centrales nucléaires et d'armes, d'empiler des déchets ou de distendre des espaces, c'est fragiliser plus encore le rapport à l'alimentation ou à la santé. Or, hériter pour bifurquer c'est justement s'organiser pour abandonner des techniques, choisir, transformer, en s'en donnant le temps; c'est une rupture dans le mode de fonctionnement qui intègre néanmoins une continuité technique. Un monde solarpunk qui sait hériter et organiser la fermeture peut s'engager dans une autre direction sans passer par une phase destructrice.

La science-fiction oscille entre technophilie (la technique améliorera le sort de l'humanité, il faut s'y adapter et peut-être régler deux ou trois paramètres embêtants, mais ça va bien se passer) et technophobie (la technique est mauvaise, il faut s'en débarrasser ou elle asservira l'humanité), parfois au sein d'un même imaginaire. Le solarpunk peut se distinguer en adoptant une posture technocritique. Il s'agit, dans un premier geste, d'accepter le rapport fondamental entre humains et techniques, pour s'autoriser, voire s'imposer, de politiser la conception des objets et des machines.

La technique est constitutive de l'humanité; elle la fonde originellement en tant que telle par l'advenue de l'outil, et, surtout elle la forge par les rapports au

monde qu'elle rend possible. «L'homme et l'outil s'inventent l'un en l'autre» nous dit Bernard Stiegler (1994). Vivre au sein d'une société avec ou sans machine à vapeur, avec ou sans agrochimie, avec ou sans radiologie, avec ou sans électricité, avec ou sans numérique, conduit à des rapports radicalement différents au temps et à l'espace, aux autres humains (à l'amitié, à l'amour, au conflit), aux non-humains et aux non-vivants, à la douleur ou à la mort (Steiner, 2024). Il s'agit de faire avec, on ne peut pas s'en passer, ce n'était pas mieux avant – de toute façon ce n'est pas une option, il n'y a pas de retour arrière possible – et ce ne sera pas non plus mieux demain juste parce qu'on empilera de nouvelles techniques sur les anciennes. Il faut donc revendiquer haut et fort la non-neutralité de la technique (toute technique modifie le monde) et la nécessité de politiser sa conception (décider de faire ou ne pas faire, de ne plus faire, d'interdire).

La technocritique doit être radicale : des techniques dangereuses qui rendent nécessaire l'existence d'un État fort et centralisé, comme le nucléaire, et un mode de vie techniquement très assisté (voitures, robots...) exige que des humains produisent pour d'autres. Au contraire, des objets modestes (low-tech), que l'on réalise soi-même ou en petite communauté (DIY) permettent d'autres rapports au temps (ralentissement) et à l'espace (relocalisation). Raconter honnêtement une histoire solarpunk implique d'explorer ces liens entre techniques, société et écologie, sans facilité technosolutionniste. Si je pense le développement de l'énergie solaire, je dois me confronter à ses dimensions

extractivistes et colonialistes. Si j'entre dans le processus de fermer le numérique, je dois tirer les fils d'un nouveau fonctionnement des relations humaines, de l'accès aux objets ou à la connaissance, sans tomber dans la facilité d'un illusoire retour en arrière.

Fiction & réalisme • Vers des utopies possibles

EUTOPIE (DES HISTOIRES POUR DE VRAI)

Le solarpunk a donc pour leitmotiv l'exploration de voies alternatives qui permettent de dépasser les dominations actuelles, capitalistes, technosolutionnistes ou consuméristes. De plus, nous rappelle Théo Maligeay (2023), le solarpunk, né sur le terreau des mouvements sociaux du début du ^{xxi}e siècle, a tout autant vocation à imaginer des futurs désirables qu'à participer à les créer en pratique. Il s'agit de générer la volonté et l'espoir chez les lecteurs et lectrices de vivre un jour dans ces autres mondes qui sont ici imaginés, et ainsi permettre leur mise en action pour les faire advenir (Weik Von Mossner, 2024).

Afin de tenir ce rôle, nous pouvons poser quelques contraintes pour le genre solarpunk. Nous proposons ainsi de laisser de côté les uchronies, à l'instar du steampunk, et les projections sur d'autres planètes ou dans un temps très lointain. Ces mécanismes narratifs permettent de décrire des mondes qui ont atteint un état désirable ou qui sont dans un processus vers cet état. Ils participent à la construction d'imaginaires alternatifs, et sont ainsi facilement rangés (souvent

a posteriori) dans le genre solarpunk, comme *Les Dépossédés* d'Ursula Le Guin (1974). Mais en décrivant des réalités parallèles, utopiques, lointaines, ces fictions peuvent participer à maintenir le mantra TINA, c'est-à-dire qu'il y a bien des alternatives imaginaires, mais pas sérieuses, impossibles à transposer ici et maintenant. Celles-ci participeraient alors à rêver mais pas à agir, à se rendormir plutôt qu'à se lever.

Colin Braga (2006) nous propose le terme d'«euto-pie» pour désigner une construction utopique réaliste, «qui donne la sensation de vraisemblance et de plausibilité». On peut ainsi proposer que les anticipations se limitent à quelques années ou dizaines d'années et se déroulent sur notre planète au sein de pays qui auront peut-être disparu, de structures sociales qui auront peut-être beaucoup évolué, mais dont l'histoire émaillera encore l'imaginaire des personnages, auxquels il sera facile de s'identifier. On évitera le surnaturel, la magie, les extraterrestres, de même que des techniques dont l'avènement change totalement les règles du jeu – parce qu'elles seraient improbables et renverraient à une situation d'attente (de l'énergie infinie comme du messie) plutôt que d'action. *Ecotopia*, d'Ernest Callenbach (1975) s'inscrit par exemple dans ce jeu de contraintes : l'histoire se déroule 25 ans plus tard (en 1999), le protagoniste est un journaliste qui va découvrir un pays ayant fait sécession avec les États-Unis.

DES HISTOIRES AVANT TOUT (ÉVITER LE DOCUMENTAIRE ET L'IDÉALISME)

André Gorz propose en 1977 un petit texte qui décrit sa vision d'une société utopique. Le transport y est collectif, l'agriculture biologique, les technologies douces, on y travaille moins, le pouvoir est plus décentralisé. Pour autant, ce contenu, parce que non romancé, ne relève pas du solarpunk selon notre définition. De même l'*Utopie* de Thomas More (1516), bien que présentée sous la forme d'une fiction, est avant tout un manifeste politique. Les personnages, le déroulement, les événements sont secondaires au regard de la pensée qu'y déploie son auteur. Nous proposons donc qu'une histoire solarpunk soit en premier lieu... une histoire, qui doit fonctionner en tant que telle.

Si c'est un essai, un documentaire ou un programme politique, ça ne fonctionne pas sur le registre fictionnel. *Le Joueur* n'est pas un documentaire sur le casino, *Terminator* n'est pas un essai sur l'IA. Ce sont avant tout de bonnes histoires. Elles se positionnent sans ambiguïté sur le registre artistique, et si elles font exister l'intérêt et la critique pour le sujet traité, c'est via un registre émotionnel premier, et non en dévoilant des statistiques sur la dépendance au jeu ou en expliquant comment est programmé Skynet. L'idée est donc de mobiliser le genre fictionnel, certes pour une intention qui dépasse l'histoire racontée, mais sans transiger avec celui-ci : « Il n'y a rien de plus pénible qu'un dialogue didactique de trois pages, artificiellement plaqué sur une trame narrative, qui n'est

là que pour transmettre la thèse de l'auteur» nous alerte Corinne Morel Darleux (2020).

Un second travers potentiel est de proposer des histoires idéalisées dans un monde parfait. Outre l'absence probable de réalisme, ce genre d'histoire risque également d'être ennuyeux. Un univers solar-punk n'est donc pas condamné à être un lieu parfait peuplé de personnages parfaits. Au contraire, c'est un monde de tensions et de désaccords, de peurs et d'erreurs, de regrets et de ruptures, de rapprochements et d'éloignements, de rencontres et de séparations, de naissances et de morts... Un monde où des humains doutent et se confrontent dans leurs visions et leurs choix, où les uns cherchent à changer tandis que d'autres veulent maintenir, où d'autres, encore, hésitent. Un monde où les humains ont renoncé à croire qu'ils pourraient maîtriser et déterminer les trajectoires techniques sans pour autant se résigner à la servitude vis-à-vis des machines. Un monde où les techniques n'ont pas non plus abdiqué, où elles n'ont pas été rejetées, où ça expérimente, où ça résiste, où ça négocie, parfois dans la douleur. Un monde où les catastrophes à venir n'ont pas disparu (crises climatiques, pénuries de ressources, risques industriels, conflits...), même si l'enjeu est bien de tracer des mouvements vers des sorties.

DES HISTOIRES DIVERSES (IL Y A PLUSIEURS RÉALITÉS POSSIBLES ET COEXISTANTES)

Un monde de bifurcations est un monde fait d'une diversité de chemins, donc de luttes et d'incertitudes.

Un des enjeux du solarpunk est d'imaginer comment faire ensemble d'une meilleure façon, sans pour autant effacer les difficultés que cela représente. Et c'est une bonne nouvelle pour le genre, car les ressorts de la fiction y conservent ainsi toute leur place.

Quelles histoires peut alors raconter le solarpunk? D'abord, donc, des histoires comme les autres : des histoires d'amour, des voyages, des enquêtes... On s'attachera en particulier aux relations sociales qui tissent la société, au milieu dans lequel baignent les personnages (social, technique, écologique). On privilégiera peut-être les associations aux héros solitaires, les personnages divers plutôt que les groupes monolithiques. On s'intéressera à comment la société a évolué, comment se sont mises en place telles structures politiques, comment ont été accompagnées telles trajectoires techniques. Au premier ou au second plan, on pourra aborder les thèmes de la décentralisation du pouvoir – et les problèmes qu'elle pose par exemple en termes de maintenance des grandes infrastructures –, de la fermeture de services structurant notre quotidien – apprendre à faire sans avion ou sans banque –, ou encore de la solidarité – comment partager équitablement les bénéfices et les fardeaux techniques pour se nourrir ou se soigner.

Finalement, le solarpunk serait peut-être plus proche du récit réaliste que de la science-fiction. Comme lui, il vise à décrire une société, notamment via son quotidien, mais en se projetant au sein d'une réalité à venir... ou plutôt au sein de multiples réalités à venir. Car plusieurs chemins sont possibles, selon les

recherches des uns et des autres, qui se succéderont dans le temps et coexisteront dans l'espace.

Entre le «*no future*» punk et le «leur futur» capitaliste, nous proposons ainsi un «nos futurs»; futurs appropriés, divers, collectifs.

Nos futurs · Éduc pop, communs, lowtechisation et chatons

Le courant solarpunk est encore naissant, il n'existe pas à proprement parler d'œuvre de référence. Le genre lui-même n'est pas bien défini. Aussi, ce que nous proposons ici reste une perspective, une voie possible, une exploration parmi d'autres. Après tout, le genre solarpunk lui-même, s'il veut être préfiguratif, ne doit-il pas intégrer la diversité et la controverse, refuser les figures d'autorité et les définitions académiques?

Cette exploration, nous la menons à l'Université de Technologie de Compiègne, en partenariat avec Sorbonne Université, l'Université de Picardie Jules Verne, les associations Framasoft et Picasoft et des auteurs de fiction. Depuis janvier 2024, quatre ateliers d'écriture solarpunk d'une semaine chacun ont ainsi été organisés, réunissant chaque fois une quarantaine d'étudiant-es et une dizaine d'animateurs et animatrices. La semaine est organisée autour d'ateliers permettant de découvrir des éléments théoriques et pratiques. Elle commence par une introduction à l'histoire et à la philosophie des techniques (Carnino, 2015) pour ancrer la non-neutralité de la technique. Elle se poursuit par une initiation à la lowtechisation (Crozat, 2026) dont

quelques-uns des 27 concepts – répartis au sein de trois valeurs, trois leviers et trois tensions (<https://lownum.fr>) – sont ensuite rattachés aux nouvelles produites, ainsi qu'on peut le voir dans le présent recueil. Une initiation à la culture libre et à l'univers des CHATONS, fédération décentralisée d'acteurs du numérique (<https://chatons.org/>), permet de découvrir le modèle des communs. Nous réalisons également une soirée arpentage d'un essai, par exemple *Une écologie décoloniale* de Malcom Ferdinand (2019) ou d'un roman, comme *Ecotopia* de Ernest Callenbach (1975).

Les étudiant-es sont organisés en groupe de 4 à 6, et sont suivis par un animateur ou une animatrice tout au long de la semaine autour d'une thématique commune. Ils et elles s'intègrent à l'univers UPLOAD, Université Populaire Libre Ouverte Autonome et Décentralisée, qui était à l'origine un projet d'éducation populaire de l'association Framasoft (<https://upload.framasoft.org/>) que nous avons étiré pour en faire le pivot de ces ateliers. Des espaces d'échanges entre les groupes, comme les relectures pair à pair ou la séance d'affichage et de déambulation autour de posters exposant les idées développées par chaque groupe, permettent de croiser les initiatives et de partager un monde commun.

L'exercice se clôt le vendredi par une publication sous licence libre via le media social libre Mastodon et la lecture d'un extrait en direct sur la radio Graf'hit. Certaines des nouvelles font l'objet d'un travail postérieur et sont publiées chemin faisant sur le site

Punkardie (<https://punkardie.fr/upload>) et, pour certaines, *in fine* au sein de ce recueil. L'exercice rencontre beaucoup de succès auprès des participant·es, dont on ressent la disponibilité, l'envie et la gaieté. D'autres ateliers sont prévus en 2026 et 2027 à l'UTC et l'enjeu est d'œuvrer à leur dissémination (et dérivations) dans d'autres espaces : écoles, tiers-lieux, entreprises...

L'exercice a également été aménagé sur un format de découverte court de 2 heures afin d'être mobilisable en contexte scolaire ou lors de séminaires. Il a été expérimenté dans le cadre du cours « Questionner le Web » à l'UTC et sera mobilisé en juillet 2026 lors de la conférence Archipel (<https://archipel.scenari-community.org/>). Une version est aussi en cours de transposition en ligne (ou par courrier si Internet venait à disparaître) sur un temps plus long et asynchrone (quelques semaines). L'ensemble de ces formats d'ateliers est disponible sur Libre cours (<https://librecours.net>) sous licence libre, contribuant ainsi à un commun solar-punk.

Bibliographie

- BEAUDRILLARD Jean, *La société de consommation : ses mythes, ses structures*, Gallimard, 1970.
- BONNET Emmanuel, LANDIVAR Diego & MONNIN Alexandre, *Héritage et fermeture. Une écologie du démantèlement*, Éditions Divergences, 2021.
- BRAGA Colin, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », *Metabasis : philosophie et communication*, sept. 2006, n° 2. https://www.metabasis.it/articoli/2/2_Braga.pdf.
- CALLENBACH Ernest, *Ecotopia*, Rue de l'échiquier, 2025.
- CARNINO Guillaume, *L'invention de la science*, Seuil, 2015.
- CROZAT Stéphane, « Lowtechisation, conception technocritique orientée valeurs socio-écologiques », *Pour une nouvelle écologie de l'industrie*, C&F éditions, 2026.
- FERDINAND Malcom, *Une écologie décoloniale : penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Seuil, 2019.
- FLYNN Adam, « Project Hieroglyph. Solarpunk: Notes toward a manifesto », *Arizona State University Center for Science and the Imagination*, 2014. <https://hieroglyph.asu.edu/2014/09/solarpunk-notes-toward-a-manifesto/>.
- FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Champs, 2025.
- GARGOV Philippe, « A-t-on encore besoin de la prospective urbaine? », *Constructif. Quelles qualités de ville?*,

- oct. 2022, vol. 63, n° 3.
- GIBSON William, *Neuromancien*, Au diable Vauvert, 2020.
- GORZ André, *Écologie et liberté*, Gallilée, 1977.
- GRAEBER David, « Préface », dans : *Éloge des mauvaises herbes : ce que nous devons à la ZAD* (Collectif, dir. Jade Lindgaard), Les Liens qui Libèrent, 2018.
- GROSSETTI Michel, « Éléments de discussion pour une sociologie des bifurcations (contingences, événements, et niveaux d'action) », *Anticipation*, janv. 2003. <https://shs.hal.science/halshs-00476440>.
- GUCHET Xavier, *Du soin dans la technique : question philosophique*, International Society for Technology in Education, 2022.
- GUIMBRETIERE Nathalie, « Fictional, Speculative and Critical Futures », dans : *26th International Academic Mindtrek Conference*, Tempere, Finlande, oct. 2024. <https://hal.science/hal-05452081>.
- LE GUIN Ursula, *Les dépossédés*, Robert Laffont, 1975.
- ILlich Ivan, *La convivialité*, Seuil, 1973.
- MALIGEAY Théo, « Where is the Punk in Solarpunk? Questioning Tradition and Innovation in an Eco-optimist Digital Aesthetic? », dans : *Journée d'études : « From Cottagecore to Solarpunk: New Political and Aesthetic Readings of the Pastoral »*, Montpellier : Études Montpelliéraines du Monde Anglophone, nov. 2023. <https://hal.science/hal-04295131>.
- MASUTTI Christophe, « Mouvements préfiguratifs », *Statium Blog*, 2023. <https://golb.statium.link/post/20230805-prefiguration/>.

- MEADOWS Donella H., MEADOWS Dennis L. & RANDERS Jørgen, *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, Rue de l'échiquier, 2022.
- MOORE Thomas, *L'Utopie*, Flammarion, 2023.
- MOREL-DARIEUX Corinne, « La fiction comme nourriture à l'action », *Socialter. Le réveil des imaginaires*, 2020, hors-série n° 8.
- OSTROM Elinor, « Au-delà des marchés et des États : la gouvernance polycentrique des systèmes économiques complexes », dans : *Discours de Stockholm. En réception du Nobel d'économie 2009*, C&F éditions, 2021.
- PIELLER Evelyne, « Imaginaires de l'avenir », *Le Monde diplomatique*, fév. 2023, vol. 827. <https://www.monde-diplomatique.fr/2023/02/PIELLER/65510>.
- PIRZADA Tehmina & PIRZADEH Saba, « Entangled futures: Energy production, ecospirituality, and decolonial hope », *Indian solarpunk fiction. Journal of Postcolonial Writing*, janv. 2026, vol. 62, n° 1.
- REPUBLIC OF THE BEES, « From Steampunk to Solarpunk », *Republic of the Bees*, mai 2008. <https://republicofthebees.wordpress.com/2008/05/27/from-steampunk-to-solarpunk/>.
- RIBAUT Thierry, *Contre la résilience. À Fukushima et ailleurs*, L'Échappée, 2021.
- ROBINSON Kim Stanley, « Dystopias Now », *Commune*, nov. 2018. <https://communemag.com/dystopias-now/>.
- RUMPALA Yannick, « Entre imaginaire écotechnique et orientations utopiques. La science-fiction comme

- espace et modalité de reconstruction utopique du devenir planétaire», *Quaderni*, hiver 2017, vol. 92. <https://journals.openedition.org/quaderni/1044>.
- STÉPHANT Aurore, «L'effondrement : le point critique?», *Thinkerview*, 2022. <https://videos.thinkerview.com/w/twu8mzSaetfzGbA9NwBt96>.
- STEINER Pierre, «La constitutivité technique : enjeux théoriques», dans : *Prendre soin des milieux* (Collectif), Éditions Matériologiques, 2024. <https://hal.science/hal-04590726>.
- STIEGLER Bernard, *La technique et le temps : La faute d'Epiméthée*, Galilée, 1994.
- VIDAL Julien, 2030 *Glorieuses. Utopies vivantes*, Actes Sud, 2022.
- WEIK VON MOSSNER Alexa, «Wish We Were There: Hope, Desire, and Utopian Community in Contemporary Solarpunk», *Utopian Studies*, déc. 2024, vol. 35, n° 2-3.

Crédits

L'acronyme UPLOAD est emprunté au projet éponyme de Framasoft (<https://upload.framasoft.org/>).

Licence

L'ensemble des textes est disponible sous la licence CC BY-SA (<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.fr>).

La mention de l'auteurice collectif·ve indique Camilles Picard.

Auteurs et autrices

Stéphane Crozat · Lili Bonfillou · Nissia Cann · Momo Rigaud · Quentin Duchemin · Yousra Channi

Éditeurs et éditrices de l'édition en ligne

Alexandre Brandy · Yann Kervran · Christine Roger
Édition en ligne : <https://punkardie.fr/upload/>.

Manifeste solarpunk

Matthieu C.

Publié en ligne : <https://re-des.org/un-manifest-solarpunk-francais/>.

Animateurs et animatrices des ateliers d'écriture

Alexandre Brandy · Guillaume Carnino · Catherine Grall · Isabelle Hautbout · Amélie Junqua · Yann Kervran · Mathis Leroy · Servanne Monjour · Christine Roger · Emmanuelle Tabet · Vincent Robin

Illustration de couverture

À la fenêtre des grands · par Valem, licence CC BY-SA, <https://valem.fr>.

La petite fille, photographie de Pierre-Yves Payet d'après une sculpture de Valem, <https://pierreyves-payet.com>.

Colophon

Cet ouvrage est composé par Hervé Le Crosnier et Anthonia Vercoutre en HTML et CSS sur une maquette de Nicolas Taffin.

Les polices utilisées sont Cala de Dieter Hofrichter qui s'est inspiré de Nicolas Jenson et de la Renaissance vénitienne pour une transposition au présent numérique et Attribute Text de Viktor Nübel, l'une des plus belles typographies du mouvement « faux monospace » qui reprend les formes des caractères héritées des machines à écrire.

L'illustration de couverture, *À la fenêtre des grands*, est une sculpture en bronze réalisée par Valem. Ingénieure de formation, elle se consacre pleinement à son art depuis 2022. Sa technique consiste à travailler la terre pour représenter le vivant de manière aussi brute que tendre.

ISBN 978-2-37662-115-7

Achevé d'imprimer en juin 2026

par Laballery à Clamecy (58)

Numéro d'impression : 606082

Dépôt légal juin 2026

Camilles Picard

↑ Upload

Nouvelles solarpunk

L'Upload, c'est d'abord ces bureaux abandonnés au sud de la ville, en bordure de forêt. En y emménageant en 2042, Sacha et les futurs Ups faisaient la tronche. Ça puait et ça donnait envie de rien, tout juste d'allumer une clope. Finalement, ils ont opté pour le balai et la truëlle. Certains disent qu'ils en rajoutent. Peut-être.

C'est aussi quelques dizaines d'hectares attenants laissés en friche. Les Ups l'aident quand même, cette nature : plantes dépolluantes, mares, ruches, sanctuaires animaliers... On soupçonne même certains d'élever des asticots ou de bouturer des ronces en loucédé.

C'est surtout un collectif de femmes et d'hommes, de tous âges, de tous horizons. Chacun et chacune contribue à préfigurer une part d'un meilleur monde, à reconstruire un avenir sur les ruines du capitalisme, de la société de consommation et de la fuite en avant technologique.

Upload, c'est enfin un recueil de huit nouvelles suivies de « Nos futurs », une introduction au genre solarpunk ; toutes peignent une partie d'un possible avenir, éclatant et positif.



Fiction



9 782376 621157 >

14 € – imprimé en France

ISBN 978-2-37662-115-7

<https://cfeditions.com>